

POLICE MAGAZINE



DUNIKOWSKI A-T-IL FAIT DE L'OR ?

Nous publions, page 12, un sensationnel article sur le résultat des expériences faites à Pécole Centrale par Dunikowski, avec des révélations sur les dessous de cette instruction. Photo de Dunikowski prise à Pécole Centrale. (K.)

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e
Téléphone : TRINITÉ 72-96
Compte chèques postaux : 1475-65

POLICE MAGAZINE

TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes)...	50 fr.
	Un an (sans prime)...	37 fr.
	Six mois	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an	65 fr.
	Six mois	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

LE PLUS TERRIBLE RÉQUISITOIRE

Un fils fait condamner sa mère.

— Faites comparaître Robert Jones, témoin à charge ! Un grand silence, qu'un murmure imperceptible de la foule massée dans le box avait précédé, tomba. On sentit que c'était de cette aventure banale : une femme soupçonnée d'avoir fait tuer son mari, l'instant décisif. Car le fils de la victime avait affirmé souvent qu'au grand jour du jugement, il dirait tout ce qu'il savait... même contre sa mère ! Et l'accusation reposait presque toute sur Robert Jones, cadet à l'Institut polytechnique de Virginie.

Ceci se passait à Amelia, une charmante cité de l'État de Virginie.

Robert Jones, dans le costume de l'école — culotte de cheval, chemise kaki à col rabattu, écussonnée aux initiales U. S. A. V. P. I. (United States Virginia Polytechnic Institute) et cravate noire, fit son entrée.

D'un pas ferme, il gagna le fauteuil que l'Amérique réserve aux témoins. Sans être beau, c'était un garçon solide, au visage énergique et intelligent. Ses mains énormes de travailleur accentuaient ce qu'il y avait de rustique, mais de très viril dans cette physionomie. Le jeune homme avait dix-neuf ans. Il était bien noté de ses maîtres.

Après que le président l'eut adjuré de dire toute la vérité, Robert Jones se retourna vers sa mère. Vêtue de deuil, au banc des accusés (représenté, ici, par une simple chaise), elle se faisait petite. Elle n'avait pas dû être belle, jamais. Elle ressemblait à son fils, en plus anguleux, plus sec, et plus fermé aussi. Mais, dans ce corps ramassé, prêt à la défense, on sentait une énergie farouche.

Robert Jones, au signe du président, commença : — Messieurs, il m'est horriblement pénible, vous le concevez, de devoir porter ici contre ma mère une accusation aussi grave.

« Je vous prie de bien vouloir admettre que je ne le fais, ni de gaieté de cœur, ni guidé par un sentiment de haine vis-à-vis de celle qui m'a donné le jour. Mais je dois dire, tout aussitôt, que si j'ai endossé l'uniforme de cadet du V. P. I., c'est pour échapper, justement, à cette suggestion de tous les instants que ma mère exerçait sur moi.

« Puis, un innocent assassiné — mon malheureux père — mérite que, dans toute la mesure du possible, son souvenir soit défendu. On a tué mon père, au terme d'une préméditation de plusieurs années ; le criminel — un nègre employé à la ferme voisine — a été arrêté et condamné par vous-mêmes à vingt ans de travaux forcés. Cette peine est juste ; mais j'ose dire, tout de suite, que le coupable n'est pas tout à fait celui qui, à cette heure, derrière les barreaux de sa prison, expie. La vraie responsable, parce que l'inspiratrice du meurtre, elle est ici ; et c'est ma mère !

« Depuis plusieurs années, celle que vous jugez aujourd'hui a rêvé de se débarrasser de mon malheureux père. Pourquoi ? Par cupidité d'abord ; par goût du commandement ensuite ; par dérèglement passionnel enfin...

« Mon père mort, ma mère devenant, de droit, propriétaire de la ferme (évaluée cinquante mille dollars) que nous possédions près d'Amelia. Evidemment, j'étais là, moi, et pouvais la contrecarrer dans ses projets ambitieux. Ma mère l'avait bien senti ; aussi persuada-t-elle, dès que j'eus quinze ans, son mari de me faire embrasser la carrière militaire, « plus conforme à mes aptitudes que celle de remueur de terre ». Evidemment, on ne me demandait pas mon avis...

« Papa, sans être un homme faible, avait horreur, par-dessus tout, du scandale et des scènes. Il cédait très souvent pour avoir la paix. C'était un être simple et droit, que de plus en plus, chaque jour, celle qui est ici avait pris l'habitude de dominer. Ma mère, elle, avait le goût du despotisme. Elle aimait que tout marchât tambour battant ; le personnel de la ferme pourrait vous dire qu'elle était redoutée, injuste et soupçonneuse. Elle avait pris en mains l'exploitation, et s'attachait, dans l'esprit des domestiques, à diminuer mon pauvre père. Que de fois je l'ai entendue crier, dans la cour : « Et puis, il n'y a que moi qui commande, ici ! C'est moi que vous devez écouter ! Moi, et aucun autre ! »

« Enfin ma mère — je regrette d'avoir à le dire ici, mais cela éclaire le drame d'un jour nouveau — trompait mon père. Au point que tout le pays le savait, et qu'on soupçonnait le malheureux de complaisance. C'était absolument faux ; comme toujours, en semblable circonstance, ce qui crevait les yeux de tous échappait totalement même



à l'esprit du pauvre homme. Je l'ai déjà dit : il avait le cœur trop droit, une éducation trop naïvement pieuse, pour pouvoir même supposer une chose pareille.

« Cette espèce de folie passionnelle de ma mère avait une expression bien caractérisée : elle n'aimait que les hommes de couleur et ne se donnait qu'à eux. Pourquoi ? Ce n'est évidemment pas à moi de le dire. Les médecins aliénistes qui ont examiné cette femme pourraient donner les raisons de pareille aberration. Toujours est-il que tous les nègres — ou presque — des environs ont connu les bonnes grâces et les faveurs de l'accusée, qui allait les relancer dans les plantations et s'offrait à eux sans préambules, en leur donnant au surplus de l'argent.

« Mon père, sans se douter de quoi que ce fût, avait cependant remarqué que son épouse traitait les noirs de façon beaucoup plus douce que les autres domestiques. Aussi, ne voulant pas créer d'inégalités choquantes, et enclin, en ce qui le concernait, à peu goûter les services des hommes de couleur, il se décida à éliminer de la ferme tous les noirs. Cela ne ralentit en rien la fureur malade de ma mère, qui prit pour amant celui que vous avez jugé il y a un mois.

« Cependant, cette malheureuse changeait, avec moi, d'attitude. Elle s'ingéniait, au cours de longues conversations, à m'expliquer combien nous pourrions être heureux si nous étions seuls. Elle me faisait ressortir que la présence « de ce vieil homme inutile » était une gêne plutôt

qu'autre chose ; et que l'accident qui nous en débarrasserait serait plutôt le bienvenu ! Des phrases pareilles, cela vas sans dire, me révoltaient ; je me jurais d'en parler à mon père ; puis je n'osais point, me demandant toujours s'il ne s'agissait pas d'une passagère aberration mentale.

« — Enfin, un jour, ma mère me dit qu'elle avait « formé le plan de faire disparaître mon père ». Comme je me récriais d'horreur, elle ajouta avec une inconscience stupéfiante. J'ai même tout préparé pour que l'on croie à un accident ; et j'ai compté sur toi pour le frapper par derrière, quand il se rendra aux champs.

Ce jour-là, je crus qu'elle était devenue tout à fait folle ; et je m'en ouvris à mon père, sans lui parler, bien entendu, des projets qu'on nourrissait contre lui.

« Effectivement, me répondit-il, elle me paraît assez énervée en ce moment. Mais je suppose, plutôt, que c'est l'approche d'une période entre toutes critique pour les femmes, qui lui inspire, sans même qu'elle s'en doute, cette attitude. Tout cela passera ; ce n'est pas une mauvaise femme au fond ; il ne faut pas attacher trop d'importance aux propos qu'elle peut tenir, et ne pas se troubler l'existence. J'ai eu tort, sans doute, de lui laisser peu à peu prendre la main de façon telle que je ne suis plus le maître chez moi. Mais sans en avoir l'air, je vais rétablir cela.

« Devant cette incompréhension et cette indulgence, je renonçai à en dire davantage au malheureux. Simplement, le même soir, je pris ma mère à part pour lui confier :

« — Après ce qui s'est passé, vous comprendrez que je ne tiens pas à rester davantage sous ce toit. Je vais donc partir pour cette école où vous voulez tant m'envoyer. Mais je vous donne ma parole d'honneur que si quelque chose arrive à mon père, je serai le premier à vous dénoncer et à mettre la justice en branle. Je ne veux être complice, ni de près, ni de loin, de vos manigances ; c'est déjà assez affligeant pour moi de voir ce qui se passe ici !

« Elle ne répondit rien, sinon « que j'avais tort de ne pas être dans le bon camp » et que « l'avenir m'apprendrait qu'elle avait eu raison de tenir en mains les destinées de l'exploitation ». Rien de plus !

« Quand je pris congé de mon malheureux papa (je ne devais plus le revoir que sur la table du médecin-légiste, et tout sanglant), je ne pus m'empêcher de lui répéter : « Prenez garde ; c'est moi qui vous le conseille, my daddy ! (cher papa) ».

« Là-dessus, comme j'avais envie de pleurer, je le quittai rapidement.

« Trois mois plus tard, un télégramme à l'école m'apprenait « l'accident ».

« Tout de suite, je songeai à un assassinat. L'arrestation du nègre, la condamnation devaient suivre.

« Mais, je le répète, l'instigatrice du crime, elle est ici, devant vous !

« Beaucoup jugeront peut-être que c'est faire acte de mauvais fils que de charger ainsi celle à qui vous devez de vivre. Mais je refuse le nom de « mère » à celle qui a armé le bras d'un meurtrier. Car le nègre, son amant, qui a frappé « Daddy », je l'ai connu ; je puis attester ici que ce n'était pas un mauvais garçon et qu'il se fût avéré incapable d'un forfait pareil, s'il n'y avait été poussé avec obstination et cruauté. Son attitude, d'ailleurs, l'a attesté en justice ; c'est du moins ce qu'on m'a dit.

« Voici ma confession terminée. Elle est terrible, certes ; mais je vous la devais. Il est des instants, dans la vie, où il faut savoir faire taire en soi la voix du sang, pour ne songer qu'à la justice et qu'à l'expiation. Je ne demande pas aux juges, certes, d'être impitoyables ; mais je considère que, du fait de cette femme, il y a trois victimes qui ont le droit de lui demander des comptes : mon père, d'abord, qui n'est plus ; moi, ensuite, qui vois ma jeunesse brisée par ce drame ; le garçon de ferme, enfin, dont on a fait un assassin. C'est pour ces trois-là qu'aujourd'hui, je réclame de vous justice.

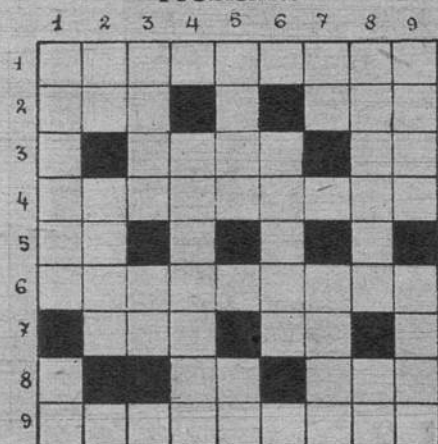
Au milieu d'une émotion énorme, la séance fut levée, Trois heures après, le verdict ! Mrs. Allen Jeston Jones, convaincue de crime « par complicité et suggestion », était condamnée à vingt ans de travaux forcés : juste la peine de « l'amant noir ».

Et Robert Jones, abandonnant le V. P. I. huit jours plus tard, rentra dans la ferme riche. Car la terre, elle, n'a pas le droit de mourir... (I. N.)

JACQUES SCREEN.

Les Mots Croisés de "POLICE-MAGAZINE"

Problème.



Horizontalement :

1. Un monde peu recommandable.
2. Exclamation qui vous a échappé lorsque, par exemple, vous avez reçu un coup de matraque sur la tête. — Possessif.
3. Corps chimique, employé en teinture. — Coutumes.
4. Belle qualité des braves gens.
5. Pour mon bon chien, avec un peu de gigot autour.
6. Attester une vérité en justice.
7. Naturalistes anglais, un des fondateurs de la science botanique de l'Angleterre. — Obtenu.
8. Agent utile de liaison. — Il fut plusieurs.
9. Abattre, au propre comme au figuré, mettre par terre, vaincre de haute lutte.

Verticalement :

1. On y met sans pitié les malfaiteurs. — Sur la portée musicale.
2. Possède. — Tenter une opération avec courage et décision.
3. Coule en Allemagne. — Possessif.
4. Flotter par ondes, au gré du vent.
5. Abri sûr. — Te concerne toujours.
6. Le huitième de ma cousine est bien haut, mais il y a l'ascenseur, quand il veut bien fonctionner.
7. Indéfini et incivil. — Des nuages menaçants, annonceurs de pluie.
8. Petit mammifère à belle fourrure, vivant au bord de l'eau. — Règle de géométrie ou de dessinateur.
9. Crochet solide. — Projeter violemment les pieds en arrière, en parlant du cheval.

Solution du problème précédent.



Chez la Publique Albion

III Faits divers. Escroqueries.

Avant de vous faire visiter la plus grande prison anglaise, car maintenant j'étais certain de pouvoir faire ce reportage, je vais vous donner un exemple de l'adresse des pickpockets.

Un jour, en compagnie d'amis, nous entrons dans un café, tout de suite nous nous rendons compte qu'il vient de se passer quelque chose d'extraordinaire dans l'établissement.

Le patron, derrière sa caisse, ne cesse de proférer : ah ! le cochon... ah ! le cochon, tout en comptant et recomptant les billets d'une liasse de dollars chiffonnés.

Un ami s'approche et demande ce qui s'est passé.

Dans sa colère, le cafetier ne peut arriver à expliquer sa mésaventure. Cependant, je crois comprendre qu'il est question de livres sterling changées contre des dollars.

Celui qui avait été prendre les renseignements, un détective privé, revint vers nous.

— Encore le coup de l'Américain, fit-il, un genre de vol au rendez-moi.

— Ah ! c'est curieux, et comment cela se pratique-t-il ? demandai-je.

— C'est un coup classique et il a déjà été souvent pratiqué. Un gentleman très chic entre dans un café, comme ici par exemple, en général au moment où il y a du monde. Il s'installe au comptoir, commande, avec un fort accent américain, une consommation et la paye. Puis, sortant de la poche de son pantalon un paquet de dollars chiffonnés, en boule si vous préférez, il dépose le tout devant lui. Il fait signe au patron.

— Combien de livres sterling pour ça (le paquet de devises américaines) ?

Le patron, homme serviable par profession et qui compte gagner quelque argent sur le change, se met en mesure de déplier les billets et de les compter.

Il y a des vignettes de un, cinq, et même cent dollars dans cette liasse.

Après avoir fait le total, avoir calculé et félicité, le changeur annonce à l'Américain :

— Je vous donné tant d'argent anglais en échange.

Le possesseur de dollars fait la moue, non, ce n'est pas assez. Il reprend ses précieux papiers et va remettre tout en vrac dans sa poche quand sa vue se porte sur la pendule. Naturellement, le patron n'a pas perdu un geste du client qui ramène à la hauteur du comptoir ses devises de nouveau chiffonnées.

Et toujours avec son meilleur accent américain :

— Tant pis, fait-il, il est trop tard maintenant, je suis pressé, ça va, faites-moi le change.

Le cafetier court à sa caisse, remet le nombre de livres convenu au client, qui les fourre dans sa poche. Notre changeur, lui, ramasse la boule que forment les dollars, hausse les épaules, regagne sa caisse en souriant, l'Américain est déjà sorti.

Le propriétaire du café se frotte les mains ; bonne affaire !

Tranquillement, il étale les billets froissés et les classe par valeurs numériques, et seulement à ce moment-là les recompte.

« Mais... Mais, voyons, pourtant tout à l'heure, j'avais compté deux cents dollars de plus. Il a beau se frotter les yeux, regarder à terre, devant et derrière le comptoir, il manque bien deux gros billets de cent dollars chacun.

En fait de bonne affaire, c'est l'autre, maintenant bien loin, qui l'a réussie. Car vous l'avez deviné, quand il refusa l'offre du patron et qu'il fit semblant de reprendre ses vignettes, il subtilisa adroitement les deux billets. Le volé venait de compter la somme, il était sûr de lui, n'ayant pas vu disparaître le moindre dollar, il n'allait donc pas se recompter devant le client, du reste très pressé...

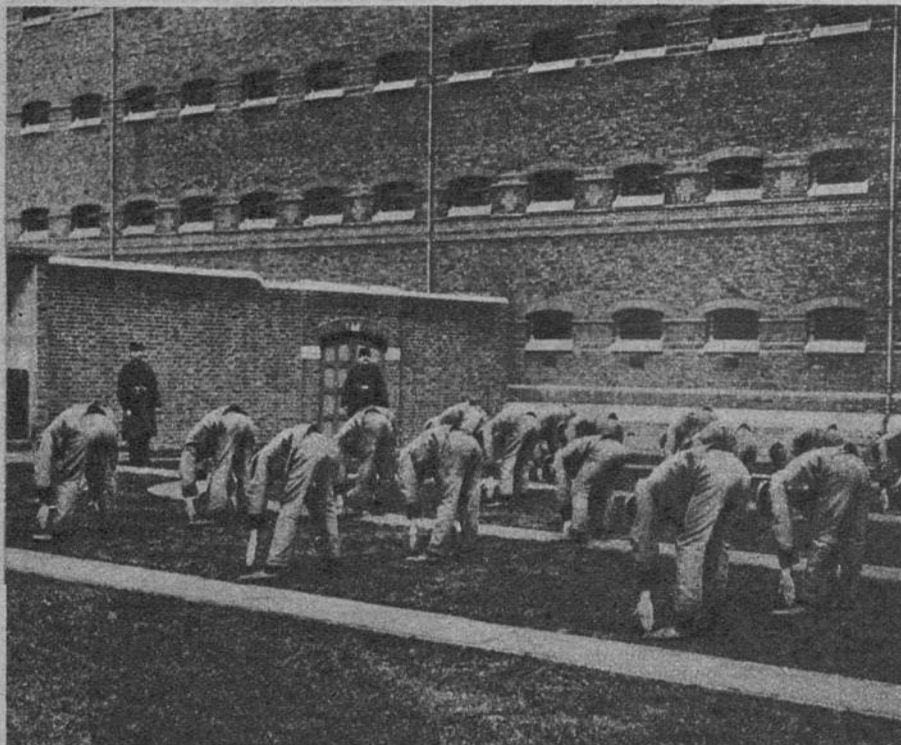
Tel est pris qui croyait prendre. Il y a dans le commerce de pareilles surprises.

Wormwood Scrubs prison.

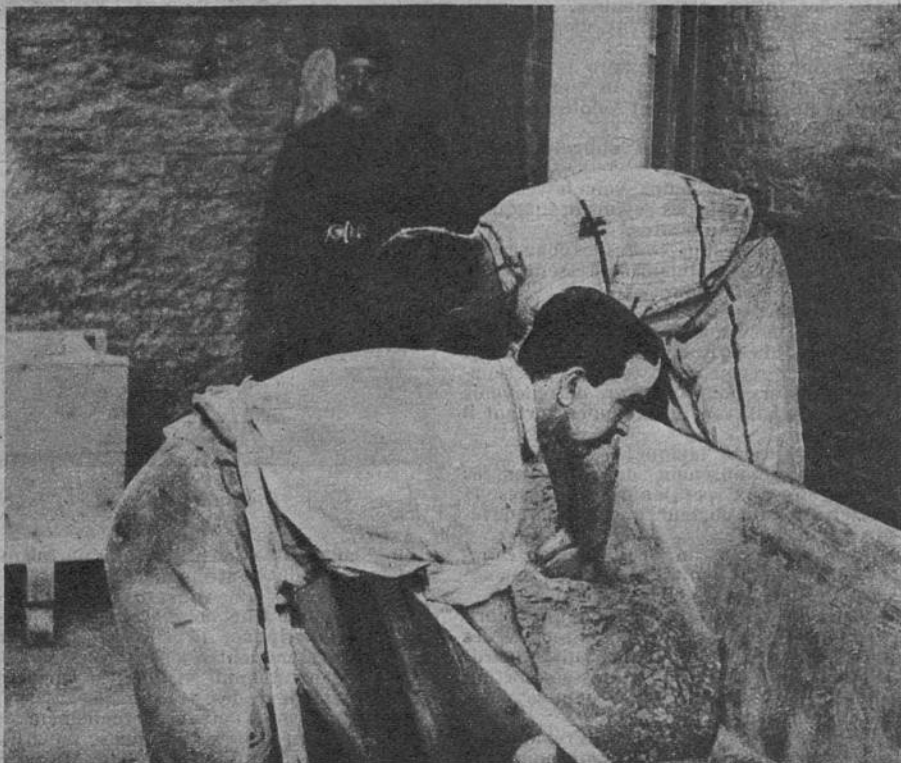
En Angleterre, tout est qualifié crime, vol d'une boîte de conserves, de dix millions de livres ou assassinat, l'auteur d'un méfait quelconque est un criminel.



La célèbre prison de Wormwood Scrubs à Londres. Le portail. (I. P. S.)



L'exercice dans la cour de la prison. (I. P. S.)



Une phase de la fabrication du pain. Condamnés pétrissant la pâte. (I. P. S.)

Mais tout condamné pour la première fois, sauf l'assassin, peut se racheter. La loi anglaise donne une chance, et pour que cette chance soit réelle, il est nécessaire que le coupable d'un premier délit ne soit pas en contact avec des récidivistes qui, par de mauvais conseils, le pousseraient à recommencer dès sa sortie de prison.

Afin d'éviter les rencontres entre celui qui en est à son premier méfait et le vieux cheval de retour, on a prévu une prison réservée à la première catégorie, Wormwood Scrubs, la plus grande maison de détention de l'Angleterre.

Un peu plus loin que White City, où se trouve un magnifique terrain de sport, réservé aux courses de lévriers, vous arrivez à Scrubs Lane, grande avenue que vous suivez pendant quelques minutes et qui vous mène directement à la grille de la prison.

Elle vous apparaît massive et immense avec ses murs épais, ses tourelles et ses chemins de ronde, son architecture semble moderne ; il est vrai que Wormwood Scrubs n'a qu'une cinquantaine d'années, elle est construite pour durer cinq siècles si on en juge par la qualité des matériaux employés.

Nous passons la grille. Je dis nous, car la femme de mon ami l'inspecteur David m'accompagne en qualité d'interprète. Après la grille, une large cour. Sous l'œil d'un gardien, cinq prisonniers sarclent l'herbe.

Nous voici devant la grande porte encadrée de deux tours. La sonnette fait un bruit retentissant, un gardien vient vous demander la raison de notre visite.

Explications entre mon interprète et le gardien.

Examen des papiers, inscriptions sur le registre, signature sur un autre livre. Je m'adresse à M^{me} David.

Vous lui avez bien expliqué que nous venons comme visiteurs, non comme prisonniers, parce que nous avons l'air de signer notre feuille d'incarcération.

Pendant ces formalités, un autre gardien était arrivé, du moins je pensais que celui qui avait ordre de nous conduire dans un autre bureau avait ce titre.

Plus tard, je sus que c'était... un prisonnier.

Et ce fait était pour le moins paradoxal. Une femme et un homme libres conduits au bureau du gardien-chef par un prisonnier.

Charmant le gardien-chef, une bonne tête de bull-dog surmontée d'un képi galonné, tel un maréchal de France.

Nouvelle présentation des papiers, nouvelle inscription sur un livre.

Le temps de téléphoner, le "maréchal" s'excuse, c'est pour nous commander un guide qui fait son entrée presque immédiatement. Encore un chef, mais un peu moins galonné, et muni d'un trousseau de clés impressionnant.

On lui passe la consigne, il nous prend en charge.

Suivons le guide.

Un couloir nous conduit vers le centre de la prison.

Première porte, arrêt ! Notre cicérone, farouille ses clés, en dégage une et ouvre ; avant de pousser, il annonce !

La synagogue.

Nous tombons en plein office, nous nous retirons sur la pointe des pieds.

Traversons cette grande cour ornée de quelques plates-bandes fleuries. Un prisonnier est justement en train de confectionner un superbe bouquet.

Je pensais : « Celui-là va savoir ce qu'il en coûte de cueillir les fleurs ». Et bien, pas du tout, il nous salue, le gardien sourit et le prisonnier continue sa moisson odorante.

Si c'est un travail de détenu, celui qui a ce poste peut se vanter de posséder un beau filon.

Nous arrivons devant la salle où débarquent les futurs pensionnaires.

Le panier à salade vient d'en amener trois.

Ils n'ont pas l'air de se faire de bile.

Un bon bain les attend, ils vont quitter leurs vêtements civils et endosseront la tenue de la « maison ».

Après quoi ils passeront obligatoirement à la visite du docteur.

Près des salles de bains, voici le vestiaire garni de rayons, sur les rayons des paquets bien ficelés et numérotés.

Une chose me frappe, toutes les chaussures sont propres et solidement ressemelées.

Le porte-clés nous explique :

— Chaque fois qu'un prisonnier entre ici, même pour une peine légère, mettons sept jours de prison, ses vêtements sont nettoyés et recousus, ses chaussures réparées. Toujours pour sa chance de redevenir un honnête citoyen, il faut qu'en sortant il soit propre.

J'admire cette logique.

Tâchons maintenant de retrouver les trois nouveaux pensionnaires. Après la consultation du docteur, que sont-ils devenus ?

Nous traversons un jardin potager *entretenu par des prisonniers*, c'est un immense carré de chou et de pommes de terre.

Dans un vaste local, des détenus fabriquent des sacs de toile pour le service des postes. Notre visite nous attire des regards étonnés ou sournois, qui s'adressent surtout à ma compagne. Pensez ! une femme parmi ces hommes.

Au premier étage, l'atelier des réparations de vêtements, c'est là que les trois nouveaux ont été envoyés pour quelques jours en observation. Pour l'instant, ils démêlent une



Condamnés faisant le pain à la prison de Wormwood Scrubs. (I. P. S.)

espèce de filasse qui sert à garnir les épaules des vestons. Plus tard, d'après leurs aptitudes, ils seront employés ailleurs.

Tour à tour, voici les ateliers de menuiserie ou fabrique de meubles de bureaux pour l'administration, des caisses, des porte-courriers, des isolements (sorte de paravents) employés pour les élections.

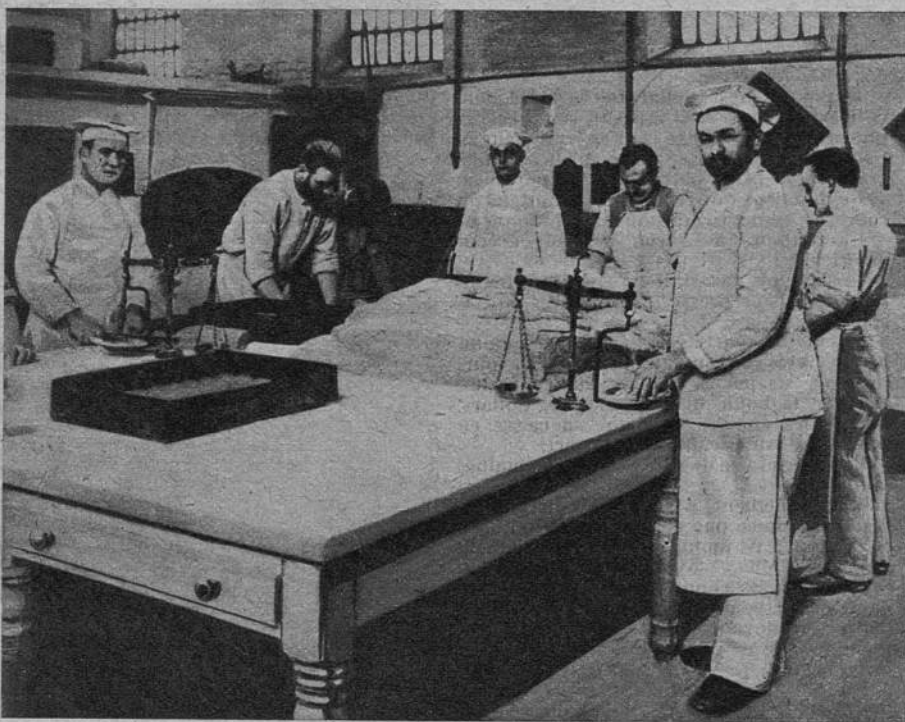
La cordonnerie, réparation des chaussures des prisonniers, confection de pan-touffles pour les hôpitaux, de pochettes en cuir pour les porteurs de dépêches au service des postes (Royal Mail.) La reliure (les prisonniers relient les livres de leur bibliothèque). Mais oui, les détenus ont droit à la lecture, et même, à ce propos on leur procure tous les ouvrages instructifs qu'ils demandent. Beaucoup profitent de leur séjour pour apprendre une langue étrangère. Si le livre ne se trouve pas dans la collection de la prison, l'administration le fait venir de chez l'éditeur.

J'ai vu les commandes des prisonniers, et aussi les livres, toutes les langues y étaient représentées, le grec et le latin avaient beaucoup d'amateurs, l'hébreu et l'espéranto avaient aussi leurs adeptes.

Un prisonnier qui veut étudier est très bien noté, c'est pour sa chance qu'il travaille, aussi facilite-t-on ses efforts dans la mesure du possible.

De même pour celui qui veut apprendre un métier.

Pendant toute notre visite, je m'étonnais de la liberté relative dont jouissaient les pensionnaires de Wormwood Scrubs.



Une autre phase de la fabrication du pain. (I. P. S.)

Ils allaient, ils venaient, certains portaient des galons de contremaitres.

— Tout ceux que vous voyez sans gardien ont donné leur *mot d'honneur* de respecter la discipline. Il est excessivement rare qu'ils manquent à leur promesse.

Allons maintenant visiter les services nécessaires à la vie de cette immense caserne. Il y a onze cents détenus actuellement.

— Vous avez vu les jardiniers pour les fleurs qui jouent un très grand rôle, vous vous en apercevrez tout à l'heure, et les jardiniers qui s'occupent des légumes.

Entrons à la boulangerie. Deux gaillards, les manches retroussées, pétrissent la pâte : han ! han !

Une immense table occupe le centre de la boulangerie, dix hommes pèsent les rations, d'autres les rangent côte à côte dans des plats de tôle, les passent aux préposés aux fours, ceux-ci chargent les gueules insatiables.

La boulangerie possède trois gardiens boulangers eux-mêmes ; pour les distinguer des prisonniers, ils portent une tenue de pâtissier, y compris le couvre-chef.

Le plus ancien nous fait les honneurs. Parmi les pains cuits de la première fournée, voici les petites rations, pour le déjeuner du matin, chaque cube pèse environ soixante grammes.

Des morceaux beaucoup plus gros pour les repas de la journée. Au-dessous, les *pains de régime*. Dans une autre case, le pain des surveillants, de même fabrication, mais d'une autre forme. Le chef boulangier a, d'un coup de couteau, ouvert une belle miche pour bien montrer l'intérieur. Il est plus blanc que le nôtre. Je le goûte : il est meilleur.

Gagnons les cuisines. Quelle chaleur ! trois chefs, également vêtus comme les boulangers. Quinze hommes, quinze aides, des détenus.

Cinq à la corvée des « patates », le reste à des occupations multiples. Repas de ce soir : hachis de viande en « pudding ».

Un gardien ouvre un placard : sur des claies, des pommes de terre, méticuleusement

moule des petits ronds de margarine sur des plateaux.

On m'explique. Chaque rondelle fait partie du petit déjeuner, un petit pain comme vous avez vu tout à l'heure, une portion de margarine et une tasse de cacao.

Pas malheureux, les prisonniers.

En quittant le mouleur de margarine, qui est bien sympathique, je demande à mon guide :

— Qu'a-t-il fait pour être ici ?

— Oh ! vous savez, c'est un fils de bonne famille, il a d'abord mangé une petite fortune, ensuite il a payé avec quelques chèques sans provision. Je pense que la leçon lui servira et qu'il se rachètera.

— Je le lui souhaite.

Nous traversons la salle de jeux, ouverte au bons sujets, la salle de gymnastique.

Le gardien cherche encore dans son trousseau de clés, il pousse une porte, se découvre.

— La chapelle catholique.

Un peu plus loin, l'infirmerie. Chambres claires, soins dévoués.

Nous nous dirigeons maintenant vers les cellules. Premier bâtiment ; à la porte, le gardien nous prévient.

— Le quartier des mauvais têtes, nous passerons vite, car ils pourraient vous insulter.

Prévision vaine, personne n'a dit un mot.

Trois étages et le rez-de-chaussée, une cellule tous les deux mètres du haut en bas.

Deuxième bâtiment, même disposition. Cependant, une chose imprévue : toutes les portes sont ouvertes, les occupants des cases sont au travail.

Je visite une cellule, deux, dix. Toutes sont propres : murs blancs, plancher bien lavé, accosté au mur le bat-flanc avec ses deux draps, ses trois couvertures bien pliées et l'oreiller. Dans un coin, sous la fenêtre, une étagère. Je risque un coup d'œil indiscret, des photos de famille représentant deux bébés, ceux du prisonnier sans doute, ou ses frères ; une vieille dame, sa mère probablement ; une femme plus jeune, sa femme, sa fiancée ?

A côté de ces chers souvenirs, voici une petite trousse à ouvrage, des ciseaux !

— Mais oui, dit le gardien, c'est permis, ce détenu a, comme beaucoup d'autres, donné son mot d'honneur.

Une bible.

— Chaque cellule en renferme une à la disposition du condamné, traduit mon interprète féminin.

Dans cette immense galerie haute de trois étages et que nous traversons, il y a encore le coiffeur (un prisonnier installé dans un double compartiment et enfin deux autres cellules, dites d'observation pour les simulateurs attirés par l'infirmerie.

La maison de correction.

Après le deuxième bâtiment, voici le quartier réservé aux enfants (la maison de correction, chez nous).

Ils sont habillés comme des boys-scouts, sont surveillés d'une façon presque invisible pour eux. On les commande selon leur caractère. Des médecins étudient et soignent avec dévouement ces enfants généralement tarés.

On en découvre souvent de bons, parmi ces petits, enfin surveillés et conseillés, mieux nourris et n'ayant pas de mauvais exemples sous les yeux.

Leurs gardiens sont plus doux souvent que les parents alcooliques qui les ont créés. Selon leurs aptitudes, l'administration pénitentiaire les dirige vers tel ou tel métier. Le travail du bois n'a-t-il pas l'air d'intéresser un gosse ? On lui fait travailler le cuir ou la mécanique, etc.

La maison de correction, dans ces conditions, devient une maison d'éducation. Et les auteurs de cette réforme se félicitent des résultats obtenus.

Le temple.

Pour terminer la visite de Wormwood Scrubs, le gardien notre guide nous conduit dans le temple protestant, la religion la plus répandue en Angleterre.

Construit il y a trente ans, ce temple a ceci de particulier qu'il fut entièrement édifié par les prisonniers.

Le parquet tout en mosaïque, les bancs, les peintures, scènes religieuses, les sculptures la charpente, jusqu'à l'orgue, tout, absolument tout, est l'œuvre des prisonniers. Ce travail de Romain dura trois ans.

Les piliers qui soutiennent l'édifice ont aussi leur histoire.

A Portland, lieu renommé pour sa pierre, les détenus de la prison de cette ville furent chargés d'extraire la quantité nécessaire de pierre pour la construction du temple dont nous parlons. Ensuite ils firent la taille, et il n'y eut plus qu'à amener ces colonnes à pied d'œuvre.

Le gardien était très fier de nous faire admirer ce beau travail, et avant de nous quitter, il nous fit remarquer une frise, artistique travail de patience merveilleux.

Savez-vous le courage qu'il a fallu au détenu artiste auteur de cette frise ?

Bien qu'il eût travaillé avec acharnement pendant toute sa détention, il n'avait pas terminé son œuvre lorsque vint le jour de sa libération.

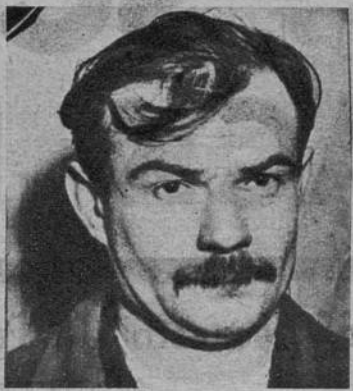
Alors l'homme, artiste scrupuleux, sollicita de rester encore quelques mois en prison pour achever la frise.

L'anecdote est, m'a-t-on affirmé, authentique. Je ne veux pas d'autre conclusion à mon enquête.

Raymond ROBERT.

FIN.

Bloc-Notes de la Semaine



Deux entôleuses de marque viennent d'être arrêtées à Paris, où elles exerçaient leur petit commerce. A gauche : Adeline Savignol, dite « la belle Marseillaise », qui attirait les clients dans sa chambre, et, à droite : sa complice, Henriette Delmas, qui les dévalisait.

André Thibaut (31 ans) est accusé d'avoir jeté dans la Seine sa matresse, Augustine François, qui est morte. (R.)

Miss Elisabeth Campbell (30 ans) a été trouvée étranglée dans une boutique de Glasgow, bâillonnée et ligottée. (I. P. S.)

Mohammed Taha avait été condamné à de la prison au Caire pour attentat politique. Il s'est laissé mourir de faim. (S. G. P.)

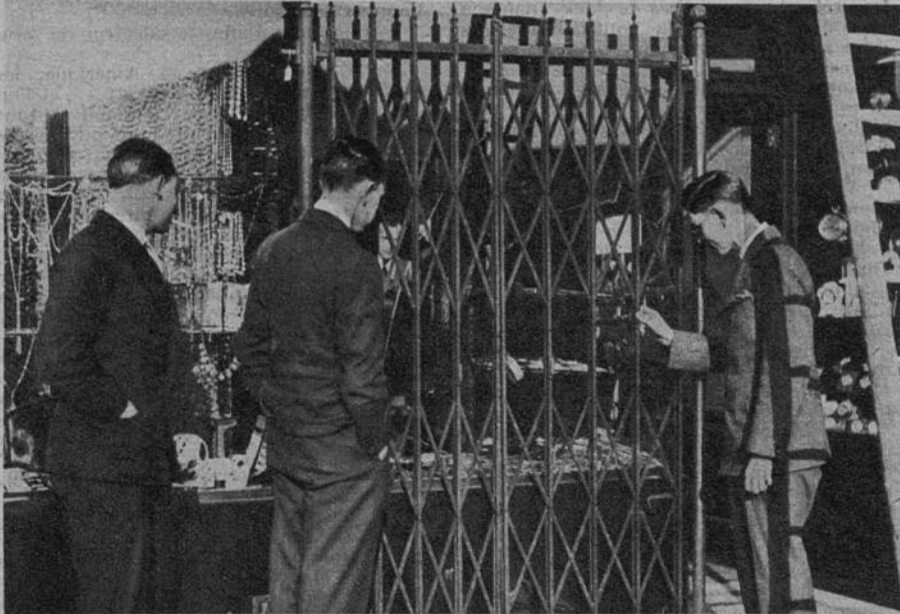


Sarah Turner, domestique, a été séquestrée pendant 13 ans par sa patronne, Emma Smith. Celle-ci, poursuivie en justice, a préféré verser tout de suite 200 000 francs et faire des excuses à Sarah Turner, que voici avec son avocat. (I. P. S.)

Luigi Pellati, cimentier italien, avait rompu avec sa femme et lui payait irrégulièrement une pension alimentaire pour ses deux enfants. A la suite d'une dispute, qui eut lieu au cours d'un entretien, Pellati tua sa femme. Il a été condamné à dix ans de travaux forcés. (R.)

L'hôtelier Henri Bender intervint dans une altercation entre Henri Pestier, un homme du milieu, et Marie-Thérèse Dumont. Menacé de mort par Pestier, il le tua d'un coup de revolver. L'hôtelier, défendu par M^e Campinchi, a été acquitté. (R.)

M^{me} Harry Glemby se trouvait dans son appartement de New-York lorsque trois bandits masqués surgirent soudain et lui dérobèrent une grande partie de ses bijoux. Le montant du vol est estimé à 350 000 dollars. La police cherche à retrouver ces malfaiteurs. (W. W.)



Une boutique de bijoutier a été dévalisée en plein centre de Londres. On a dérobé pour plus de 200 livres sterling de bijoux. La police est à la recherche des voleurs. Voici la boutique après la découverte du cambriolage. (I. P. S.)



Dans le village de Kattenvenne, en Allemagne, les paysans ont détruit la maison d'un homme qu'on soupçonne d'avoir tué le maire du pays. Cette photo montre les ruines de la maison détruite. (S. G. P.)



Un balayeur de Londres, Mr. Powel, a courageusement poursuivi des malfaiteurs qu'il venait de surprendre lorsqu'ils dévalisaient une boutique. Il essuya des coups de feu sans être blessé. Voici la boutique, dont la partie vitrée avait été brisée. (I. P. S.)



L'Arabe Kadri Messaoud ben Saïd avait été arrêté. On le soupçonnait d'être l'assassin de M^{me} Hell, à Neuilly-Plaisance. Il a été remis en liberté. (R.)



Le lieutenant de la police aérienne Hughes, en Amérique, a été victime d'un accident en service commandé, son avion s'étant écrasé sur le sol. Ses obsèques ont été l'occasion d'une manifestation émouvante de la part de ses camarades. (I. N.)

LA VIE SCÉLÉRATE de JACK DIAMOND



Voleur, assassin de femmes, tortionnaire et mouchard

II La grève de Brooklyn.

Chez les gangsters, les promotions se font exclusivement au moyen de l'assassinat. Alors que, pour succéder à un notaire, à un huissier ou à un agent de change, il faut lui acheter sa charge, pour devenir chef de bande, il n'y a qu'à assassiner celui dont on convoite la succession. En prenant certaines formes, naturellement. Comme en tout, il y faut la manière !...

La mort de Johnny Spanish avait fait de Kid Dropper le chef des gangsters de l'East Side. Le trépas de Kid Dropper allait amener l'élévation de Little Augie Organ, et la mort de Little Augie élèverait Jack Diamond au rang suprême...

Kid Dropper, nous l'avons dit, avait été arrêté sous l'inculpation de port d'arme prohibée.

Le lendemain, il fut extrait du poste de police où il avait été amené, afin de comparaitre devant le tribunal

d'Essex Market.

Dans la rue, sur le trottoir et même sur la chaussée, une foule de curieux se pressaient, avides de voir le bandit. Les policiers qui l'escortaient durent s'ouvrir un passage à travers les assistants et pousèrent leur « client » dans un taxi qui attendait au bord du trottoir.

Le détective Joseph Jesse pénétra avec lui dans le véhicule, cependant que le capitaine Willemse et le détective La Battaglia échangeaient quelques mots avec le chauffeur.

Soudain, un gaillard appelé Louis Kushner, alias Cohn, qui ambitionnait, sans doute, de se faire connaître avantageusement, écarta les assistants qui grouillaient autour du taxi, étendit son bras droit au bout duquel était un pistolet vers une des fenêtres du véhicule et fit feu. Tandis que les éclats de la vitre brisée par le choc du projectile volaient de toutes parts, Kid Dropper s'affaissa sur le détective Joseph Jesse, un flot de sang coulant de son crâne troué. Cohn put encore tirer trois coups avant que Willemse et La Battaglia fussent sur lui. Il fit feu une cinquième fois — la balle faillit casser la tête du capitaine Willemse ! — et fut enfin désarmé et menotté.

« Little Augie », à qui le crime profitait, fut arrêté. Mais Cohn, alias Kushner, assura qu'Augie ne lui avait jamais dit de tuer Dropper.

— C'est une idée qui m'est venue toute seule, comme ça !... expliqua-t-il. Une idée qui lui valut vingt ans de pénitencier.

Little Augie fut placé sous la surveillance de la police. Il reçut l'ordre de se présenter le lundi et le jeudi de chaque semaine au poste de police de Clinton Street. Ce qui lui laissait suffisamment de loisirs, les mardi, mercredi, vendredi, samedi et dimanche, pour se livrer à ses brigandages.

Jack Diamond avait été arrêté dix

fois entre le jour de sa libération du *Reformatory* et celui de la mort de Kid Dropper. Mais jamais il n'avait été emprisonné, ni même brutalisé...

Il avait été arrêté pour attaque nocturne et vol. Il avait été relâché.

Il avait été arrêté pour tentative d'assassinat. Il avait été jugé et acquitté.

Il avait été arrêté pour tentative de vol. Et le ministère public avait abandonné les poursuites contre lui.

Il avait été une deuxième fois arrêté pour cambriolage et vol, et avait été remis en liberté...

...Et ainsi de suite.

Chaque arrestation, il va de soi, avait grandi sa réputation auprès des gentlemen gangsters. On parlait de lui avec admiration comme d'un malin, d'une forte tête... Un gaillard à la coule !

En effet, tous les prétextes semblaient bons à la police pour se saisir de lui. Et, pourtant, il était assez malin pour s'en tirer chaque fois !... Il fallait qu'il fût rudement astucieux ou qu'il possédât des protecteurs ayant le bras diablement long !

A la vérité, le secret de Jack Diamond était simple !

Dès que Diamond avait connaissance d'un crime ou d'un délit quelconque, vite, il téléphonait à la police :

— Ecoutez !... on vient de cambrioler le magasin de M. Jong !... Je connais les cambrioleurs : ce sont Jack Diamond, John Doe et Richard Roe...

Naturellement, les policiers, sans perdre de temps, arrêtaient Jack Diamond, John Doe et Richard Roe, dont les noms figuraient parmi ceux des malfaiteurs dangereux.

Tous trois étaient amenés à la Sûreté.

Les policiers, après les avoir interrogés, ne manquaient pas de rappeler les méfaits figurant déjà sur leurs dossiers. Et ainsi les prétendus complices de Jack Diamond pouvaient entendre la nomenclature des crimes dont il avait antérieurement été accusé.

Après quoi, on interrogeait les malandrins.

Jack Diamond, noblement, refusait de parler. Il ne savait rien. Il ne comprenait rien à toute cette affaire.

— Je suis un homme, moi !... Pas une mouche ! répondait-il avec énergie et dignité.

Les deux autres, John Doe et Richard Roe, l'entendaient et se sentaient pris d'admiration pour un pareil gaillard.

Après quoi, les trois « complices » étaient coffrés.

En prison, John Doe et Richard Roe ne manquaient pas de faire l'éloge de Jack Diamond, un pur, un vrai de vrai, un homme, enfin...

Et, quelques jours avant de passer devant le jury, Jack Diamond invoquait un alibi, prouvant qu'il y avait impossibilité matérielle pour lui d'avoir commis le crime dont on l'accusait.

Il fallait donc le relâcher. Et on le relâchait.

Quant à John Doe et Richard Roe, ils « trinquaient » de quelques années de pénitencier, emportant le souvenir plein d'admiration de l'habile Jack...

Et ainsi le bruit se répandait peu à peu que Diamond était un malin, un type qui « avait » les policiers, qui possédait du nerf, de l'astuce, du culot. Sa réputation grandissait.

En 1918, Jack fut envoyé à la caserne, pour aller se battre en Europe. Ce qui ne lui plut guère. Il profita des quelques semaines qu'il passa au camp d'instruction pour chaperder tout ce qu'il put. Un sergent le prit sur le fait. Jack lui cassa la tête d'un coup de barre de fer. Il fut condamné à cinq ans de prison et envoyé dans le camp disciplinaire de Governor's Island, d'où, après quelque temps, il fut transféré à Leavenworth, Kansas.

Il ne devait pas « tirer » ses cinq ans ! Le président Warren Harding, ayant été élu à la magistrature suprême des Etats-Unis, le grâcia et lui permit de revenir à New-York pour y voler et y assassiner en toute tranquillité.

Il y retrouva Little Augie, qui, maintenant, était devenu une puissance. Little Augie avait abandonné ses vêtements gras et déformés et portait maintenant des complets dignes d'un lord, des cravates somptueuses, du linge de soie et des bottines qui brillaient comme des lunes.

Little Augie avait, si l'on peut dire, pris la suite des affaires qui avaient rendu riche Dopey Benny : le *labour racket*.

Expliquons ce qu'est le *labour racket*. Car il y a plusieurs sortes de rackets. C'est ce qu'on appelle le *racketting*.

Les racketters, qui sont également des gangsters, sont des individus qui viennent en aide aux commerçants, à n'importe qui ! Une aide qui se paye ! Une aide qu'on doit accepter, même si l'on n'en a pas besoin.

Par exemple, un beau jour, un gentleman vient visiter les blanchisseurs d'un quartier. A chacun d'eux, il tient ce petit discours :

— Vous êtes sept dans le quartier !... Sept !... Vous faites bien vos affaires, mais à condition que votre nombre n'augmente pas ! Or, nous savons qu'un blanchisseur nouveau va s'installer, avec un outillage perfectionné, dans la rue X... Payez-moi cinquante dollars par mois... Et le blanchisseur en question ira ailleurs...

Il se passe deux choses : ou bien la victime accepte. Il verse les cinquante dollars. Très bien. Le mois suivant, on lui en demandera soixante.

Ou alors il refuse.

— Comme vous voudrez, lui dit-on. Vous réfléchirez !...

Les jours suivants, des mains inconnues crévent les pneus de ses voitures de livraison, ou bien versent de l'acide dans ses cuves de lavage. Lui-même est assailli la nuit et rossé durement.

Quand le racketter revient pour lui demander, en souriant, s'il a réfléchi, notre homme n'hésite pas et verse la somme demandée, qui, entre temps, a doublé.

Chaque corps de métier a ainsi ses racketters. De véritables organisations existent, avec comptabilités perfectionnées, dactylographes, machines à calculer, carnets à souche. *Businesses is businesses*.

Et le taux des cotisations ne cesse d'augmenter.

Little Augie, lui, travaillait pour certains hommes d'affaires.

Des hommes d'affaires sans trop de scrupules.

Nulle part plus qu'en Amérique, les affaires, c'est l'argent des autres, et l'on a pu dire que si Jack Diamond et tant d'autres misérables bandits ont pu se créer des « situations » aussi lucratives, ont réussi à rançonner des villes entières, sans que la police pût arrêter leur trafic, la faute en est à certains hommes d'affaires, à certains policiers, à certains politiciens.

Cela semble incroyable ? Et pourtant, c'est grâce à l'appui d'un certain nombre d'hommes respectables, de guides de la jeunesse, de piliers d'églises, de temples et de synagogues, de modèles de probité, que les modernes bandits de New-York et de Chicago ont pu devenir millionnaires (1).

Les gangsters, à l'origine, furent employés comme briseurs de grèves. Des chefs d'industrie occupant des milliers d'hommes se servaient d'eux.

Et, de temps à autre, les chefs de syndicat, eux aussi, s'assuraient leur appui.

Des chefs d'industrie permirent aux gangsters de s'organiser, de gagner de grosses sommes, d'assommer, de tuer sans risques. C'était donner le goût du sang à des tigres ! Lesquels tigres, en ayant goûté, ne voulurent plus y renoncer.

Car il se passait ceci. Quand éclatait une grève, certains chefs d'industrie s'assuraient le concours de quelques « gars d'attaque » qui troublaient les réunions des grévistes, intimidaient les indécis, assommaient les meneurs.

Il y avait des blessés, des tués.

Les assaillants étaient arrêtés. Mais, une fois en prison, ils menaient de parler, de révéler les noms de ceux pour qui ils avaient agi. Et le chef d'entreprise risquait d'aller, tout comme son serviteur, sur la chaise électrique. Il intervenait...

Après quoi, les gangsters, même s'ils ne travaillaient plus pour l'homme d'affaires en question, continuaient à lui demander des subsides. Son avocat était leur avocat. Ses amis politiques devenaient les siens. Désormais, l'impunité était assurée aux bandits...

Et si, parfois, un chef gangster se présentait dans le bureau d'un directeur d'usine pour lui déclarer que, dorénavant, il se considérait comme associé dans l'affaire, pour le partage des bénéfices exclusivement, que pouvait répondre l'usinier ? Appeler la police ? Non, n'est-ce pas ?

C'est pourquoi plus d'un de ces grands hommes d'affaires yankees, plus d'un de ces Américains cent pour cent, de ces vertueux

(1) Nous laissons à M. Doherty l'entière responsabilité de ses assertions.



che le museau d'un pistolet automatique, s'expliqua :

— Nous avons décidé de peupler ton syndicat d'hommes à nous ! dit-il. Ces hommes voteront, et tu voteras comme eux, fils d'un chien, ou bien tu perdras le cou-vercle de ta sale tête d'andouille !

Ce à quoi Jake the Bum répondit :

— Go to hell !... (Allez au diable !)

Jake était appelé « the Bum » — le Vagabond — parce qu'il ne possédait pas de domicile — du moins de domicile que l'on connaît. N'ayant ni foyer ni famille, il ne craignait pas les bombes. Il était de cœur et âme avec les peintres. Quant à avoir peur d'un pistolet, il n'y avait jamais pensé.

Ses deux visiteurs, sans insister, se retirèrent.

Celui qui l'avait si gentiment menacé d'un

ville — indignés de ce que des gangsters de Manhattan vinsent ainsi gagner des dollars sur leur propre territoire de chasse de Brooklyn, avaient décidé d'intervenir.

Ils voulaient le gâteau — les 35 000 dol-lars ! — pour eux !

Lorsque le syndicat des peintres se réunit afin de voter sur la déclaration de grève, Jake the Bum, qui présidait la séance, fit l'appel des votants.

Il commença par désigner les hommes de Little Augie, qu'il connaissait.

A mesure que chacun de ces derniers pénétrait dans la cabine de vote, il recevait un coup de matraque sur la tête, asséné au bon endroit, et était immédiatement enlevé et porté au dehors...

Et la grève fut votée...

C'était un échec pour Little Augie. Les



Quand éclatait une grève, certains chefs d'industrie s'assuraient le concours de quelques gars d'attaque qui troublaient les réunions des grévistes, intimidaient les indécis, assommaient les meneurs.



Jack Diamond était un habitué des tribunaux américains, et sa prestance, son audace, sa façon de imposer aux auditoires habitués des audiences. (A. P.)

chefs d'industrie craignant Dieu, de ces patriotiques « promoteurs » de Broadway, de ces austères chefs de police, ont soutenu Jack Diamond et les bandits de son acabit. Nous voilà loin de Little Augie ? Non. Nous en sommes tout près !...

Little Augie, avons-nous dit, pratiquait le *labor racket*. Il brisait les grèves pour le compte des patrons.

En octobre 1927, les peintres en bâtiment de Brooklyn se mirent en grève. Un individu appelé Jake The Bum les avait organisés et voulait leur faire obtenir une meilleure paye et de plus avantageuses conditions de travail.

Certain jour, deux hommes se présentèrent dans la chambre de Jake the Bum ; l'un d'eux, lui ayant appuyé contre la han-

pistolet n'était autre que Little Augie. Quelques gros hommes d'affaires, qui, pour des raisons à eux, ne voulaient pas que les peintres fissent grève, avaient offert 35 000 dollars à Little Augie pour « démoi-rer » le syndicat, prévenir la grève ou, si elle éclatait, la briser.

Et l'homme qui accompagnait Little Augie, c'était Jack Diamond...

Les deux compères, nullement découragés par l'accueil qu'ils avaient reçu, firent immatriculer leurs complices dans le syndicat, après leur avoir expliqué comment ils devaient voter.

Ils ne se doutaient guère que Jake the Bum ne restait pas inactif...

Et ils ne doutaient encore moins que les *Brownsville Gorillas* — les Gorilles de Brown-

hommes de sa bande, spécialement ceux qui avaient été rossés par les peintres, le ressentirent amèrement : des coups et pas de dollars... Little Augie, décidément, n'était pas l'homme de la situation.

Little Augie était marié et père d'un bébé. Il résidait dans un appartement moderne de la haute ville, et ses voisins le croyaient ingénieur. Le plus clair de son temps, il le passait dans les ruelles sordides de l'East Side, à la recherche d'un bon coup à faire. Jack Diamond, son principal garde du corps, l'escortait presque toujours.

Un samedi d'octobre 1927, à la nuit, Little Augie cheminait à travers Delancy Street, le Broadway d'East Side, accompagné de son « fidèle » Jack qui marchait légèrement en avant de lui, comme pour

mieux se tenir prêt à le protéger au cas où un improbable danger l'eût menacé. Autour des deux bandits, c'était l'animation ordinaire de la rue : mères appelant leurs enfants qui s'écartaient d'elles, ou marchandant des légumes aux éventaires des fruitiers, couples musardant, enfants jouant sur les trottoirs, cependant que des torches éclairaient fantastiquement les voitures des marchands des quatre-saisons alignées sur les bords de la chaussée.

Little Augie et Jack Diamond marchaient tranquillement, en échangeant des idées sur leurs futurs projets et sans remarquer qu'une auto les suivait...

(A suivre.)

EDWARD J. DOHERTY.

[Traduit et adapté par José Moselli.]

DANS LES PRISONS POLONAISES, LE NOUVEAU RÉGIME DES DÉTENUS

Depuis le 1^{er} octobre dernier, un nouveau règlement pénitentiaire est appliqué en Pologne. Le règlement a tendances pédagogiques et à prétentions morales a été fort critiqué, parce qu'il prive les prisonniers politiques des droits et privilèges dont ils bénéficiaient précédemment.

L'emploi du temps des détenus est ainsi établi.

Le matin, le prisonnier se lève à l'heure fixée, balaye sa cellule, sort son vase de nuit, le lave à fond, le dépose à sa place et, au signal convenu, doit, avec tous les autres hôtes de la prison, réciter la prière que leur commande leur religion, et ce sous la surveillance des gardiens.

Une prière est également prescrite pour le soir.

Dans les écoles pénitentiaires, l'ensei-

gnement religieux occupe la première place. L'aumônier, en dehors des devoirs de son sacerdoce, organise des lectures religieuses.

Parmi les objets que les prisonniers sont autorisés à garder par devers eux sans autorisation spéciale, on trouve la cuiller, la brosse, le livre de prières, les Ecritures saintes et les images pieuses.

Le directeur de la prison est maître absolu de l'établissement. Il est investi d'un pouvoir illimité. C'est lui seul qui doit décider si le prisonnier doit occuper une cellule individuelle ou la cellule commune. Il peut autoriser les jeux, échecs, dominos, dames, etc.

C'est lui aussi qui juge si la conduite du détenu mérite qu'on lui permette de fumer, qui autorise la lecture après le travail, l'achat en particulier des aliments, le

port de vêtements personnels, des visites à intervalles plus ou moins fréquents, l'échange de lettres au delà des limites réglementaires, etc.

Le directeur apprécie la valeur des livres que le prisonnier désire lire, s'ils sont conformes aux principes pédagogiques de l'établissement. Il fixe les punitions : blâme, privation de faveurs, restrictions alimentaires, réduction du nombre des visites de la famille, jeûne, cachot. Il n'y a aucun recours possible contre ses décisions.

Les protestations collectives sont rigoureusement interdites, seules les réclamations individuelles sont permises et les auteurs de plaintes reconnues non fondées sont sévèrement punis.

Le contrôle social dans les prisons est

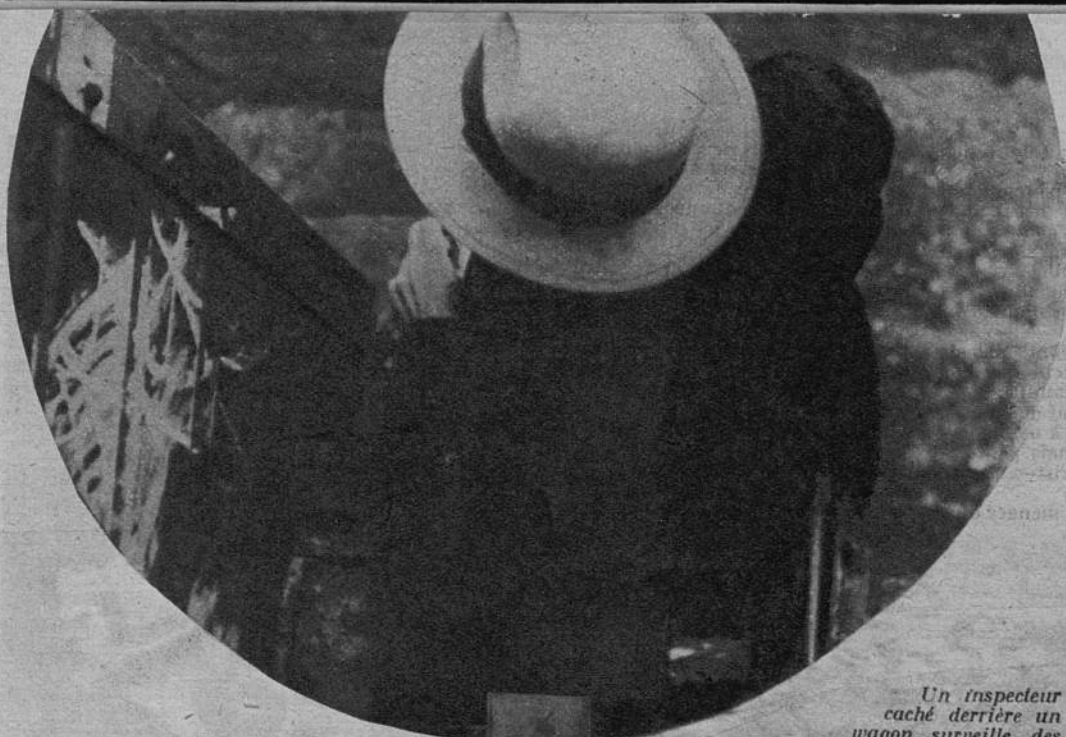
assuré par des comités d'inspection constitués par le ministre de la Justice. Ces comités ont pour but de veiller à la bonne moralité des prisonniers, de leur prodiguer les consolations de la religion, l'organisation scolaire, l'encouragement au travail, etc.

La liberté de mouvement des détenus est réduite au minimum. Les visiteurs ne peuvent voir les prisonniers qu'à travers un grillage.

Pour rendre plus difficile les évasions, les vêtements et chaussures des prisonniers leur sont repris chaque soir.

Ce nouveau règlement marque un gros progrès dans le régime pénitentiaire polonais. Il s'inspire des principes modernes d'éducation et d'hygiène bien propres à faciliter le redressement moral des détenus.

JEAN GEY.



Un inspecteur caché derrière un wagon surveille des gens suspects.

Depuis 1922, les vols y ont diminué de 60 p. 100.

Les resquilleurs — pour employer l'expression à la mode — ont généralement l'accent du Midi.

Je ne dis pas que le resquilleur soit nécessairement un Marseillais, un Niçois, un Bordelais ou un Toulousain.

Mais il a cet accent chantant avec lequel on fait passer pour vraies les pires énormités.

Le resquilleur, en un mot, en dit beaucoup plus qu'il n'en fait, et s'il sait compter ses succès, il prétend ignorer le nombre de becs de gaz sur lesquels il est tombé au cours de son existence cahotée de combinard plus ou moins honorable.

Le resquilleur est un bourreur de crânes, surtout quand il prétend exercer son industrie dans le domaine ferroviaire.

Rien de nouveau sous le soleil.

Au service de surveillance de la gare du Nord, cette déclaration nous a été faite :

— Nous connaissons tous les « trucs », les « combines » les plus imprévues. Nos surveillants sont intéressés à découvrir les fraudeurs et à nous signaler les tours nouveaux qu'on nous joue. Eh bien, dans cet ordre d'idées, vous pouvez dire qu'il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil.

Certes, on répondra à cela qu'il peut exister des « combines » nouvelles qui demeurent justement inconnues du fait qu'on les ignore toujours.

Mais il faut compter aussi avec la gloriole, le désir de passer pour un malin des malins, et nul n'est à l'abri d'un sentiment de fierté, même si cette fierté est mal placée, même si ce sentiment peut, quand on le découvre, faire s'écrouler le château de cartes d'une combinaison machiavélique.

Le téléphone facilite beaucoup la tâche des inspecteurs chargés de la surveillance des wagons. (S. G. P.)



billet de première classe que je le ponce. Cela m'évitera de retourner du côté des premières que j'ai déjà visité.

Il tutoyait « une grosse légume ».

— L'homme était pris. Il ne pouvait refuser, il avoua. On le condamna. Et c'était encore un truc d'éventé.

Mais notre interlocuteur de nous raconter une autre histoire, plus récente celle-ci et qui montre qu'avec des inspecteurs avertis, la ruse la mieux combinée retombe toujours sur le nez de son auteur.

— Un matin, au départ du rapide de Lille, alors que le contrôleur traversait les couloirs des wagons, un voyageur vint au-devant de lui et s'informa :

— Dites-moi, contrôleur, avez-vous vu S...? (S... était à l'époque « une » des « grosses légumes » de la compagnie.)

— Non, monsieur, répondit l'employé.

Et le voyageur de ronchonner :

— C'est contrariant. Il m'a donné rendez-vous dans le train. Il m'a même dit : « Tu monteras dans mon compartiment ». C'est ridicule. J'avalais des choses intéressantes à lui apprendre. Enfin, je le verrai peut-être dans mes usines.

Et l'homme passa. C'était un « monsieur », vous pensez bien, puisqu'il avait « des » usines et tutoyait un des grands patrons !

Mais le contrôleur n'avait pas été roulé.

Quand M. S... se déplaçait, on le savait. Et nul n'avait dit que ce haut fonctionnaire prendrait le rapide de Lille. Enfin, M. S... n'avait

Et puis, chaque « combine » a sa faiblesse, comme tout système à la roulette de Monte-Carlo. Enfin, le meilleur fraudeur a ses moments d'imprudences.

Deux fois au même.

Nous avons signalé à notre interlocuteur (un haut fonctionnaire de la Compagnie du Nord qui ne veut pas être nommé ici) le coup de certain voyageur de banlieue, lequel, pour éviter tout contrôle, montait en troisième classe avec un billet de première périmé ou délivré six mois auparavant pour un tout autre parcours.

Quand le contrôleur se présentait, l'homme montrait de loin son billet et disait :

— Je suis monté au dernier moment. Vous voyez, je voyage en première. Au premier arrêt, je rejoindrai ma classe.

— Je connais ce personnage, sourit notre fonctionnaire. J'ai même eu l'occasion de l'interroger. Son coup réussit quelquefois, mais, un jour, il devait s'y attendre — n'était-il donc pas assez malin pour ça? — il joua la comédie à un contrôleur qui y avait été pris une première fois.

Ledit contrôleur répondit :

— Parfaitement, monsieur, vous étiez dans votre droit, mais montrez-moi donc ce

pas accoutumé de donner des rendez-vous en chemin de fer.

Comme le train était direct jusqu'à Arras, le contrôleur pensa bien retrouver son homme.

Simple aveu.

Il le laissa souffler et s'imaginer que sa ruse avait réussi ; puis il le chercha, le découvrit dans un compartiment de fumeur et vint à lui :

— C'est bien vous, monsieur, qui aviez rendez-vous avec M. S... ?

— Parfaitement. Il est là? Vous l'avez vu... Je vais à sa rencontre...

— Inutile, monsieur. M. S... ne s'est pas embarqué dans ce rapide, mais comme je le verrai dès ce soir, voulez-vous me montrer votre passe, afin que je sache à qui j'ai l'honneur de parler et aussi que je lui dise qu'il vous a oublié.

Le voyageur n'eut pas un mot pour bluffer encore. Dans cette phrase qui était un aveu, il capitula :

— Eh bien, mon vieux, depuis trois ans, c'est la première fois qu'il rate, ce coup-là !

Et notre interlocuteur de nous démontrer que toute fraude superbement combinée pour voyager aux frais de la princesse ne peut valoir aujourd'hui que pour un temps très court.

— Songez, répéta-t-il, que nos inspecteurs sont intéressés à découvrir les mauvais payeurs. En outre, les voyageurs comprennent

POLICE

des rendez-vous
ect jusqu'à Arras,
n retrouver son

peu.

'imaginer que sa
il le cherche, le
partiment de fu-

nsieur, qui aviez
?

là? Vous l'avez
re...

M. S... ne s'est
ide, mais comme
vouliez-vous me
que je sache à qui
aussi que je lui

in mot pour bluff-
rase qui était un

ux, depuis trois
ois qu'il rate, ce

de nous démon-
érieurement com-
frats de la prin-
ard'hui que pour

que c'est aussi dans leur propre intérêt
que les contrôleurs défendent ceux de la
compagnie, et bien souvent des trafics
coupables nous sont signalés par nos propres
clients.

Lettres de dénonciation.

— S'agit-il de dénonciations directes au
cours de visites qu'on vous rend?

— Souvent, mais plus fréquemment en-
core on nous écrit. Nous recevons en moyen-
ne chaque jour trois lettres de voyageurs
indignés. Nous en recevons également d'ano-
nymes, mais celles-ci concernent plutôt nos
employés qu'on accuse de vols de colis
ou d'autres crimes tout aussi pendables.

— Alors vous interrogez les accusés?

— Nullement. Nous commençons d'a-
bord par ouvrir une enquête. Il est facile
d'accuser, surtout à tort, et neuf fois sur
dix de telles lettres — celles concernant
nos employés — ne sont que la conséquence
d'une basse vengeance. L'employé dési-
gné est parfaitement innocent du méfait
qui lui est reproché.

• Ajoutez que ces enquêtes sont menées
très discrètement. D'ailleurs, il n'est pas
en notre pouvoir de faire plus qu'une
enquête. Nous n'avons droit à aucune
perquisition. Quand nos enquêteurs ont
établi l'existence indéniable de faits rele-
vant des tribunaux, nous adressons un
rapport à la Brigade mobile com-
pétente, à celle de M. Gabrielli ou à
celle de M. Luciani (1^{re} et 2^e Bri-
gades mobiles de Paris et de Lille),
et nous n'avons plus alors qu'à
attendre les événements.

Observer et signaler.

Notre police de réseau a reçu le
titre de Brigade centrale de surveil-
lance. Elle ne peut qu'observer et
signaler.

Ceux qui la composent s'occupent
indifféremment des voyageurs qui

s'embarquent sans billets et se trompent
volontairement de classe, des avaries dont
souffrent les marchandises transportées (ils
en cherchent l'origine pour en éviter le
retour), des vols de colis et de la propre
sécurité des voyageurs.

La Brigade centrale de surveillance a
pour triple but, comme vous le voyez,
d'aider à défendre les intérêts de la com-
pagnie, de la clientèle et du personnel.

En ce qui concerne les vols, grâce à
l'habileté de nos inspecteurs, comme de
nos surveillants de ronde et des inspecteurs
de police officiels le pourcentage sur le ré-
seau du Nord est descendu de 60 p. 100.

— Mais, reprétons-nous, voici les res-
quilleurs de la voie ferrée sous bonne garde.
Ce pourcentage diminué aussi sensiblement
concerne-t-il également les vols de mar-
chandises?

— Également, est la réponse de l'ai-
mable fonctionnaire. J'ai parlé des vols,
fraudes et cambriolages. Et puisque vous
abordez ce chapitre, laissez-moi vous dire
que les vols de marchandises sont différents
selon qu'il fait jour ou nuit.

Bandits d'occasion.

La nuit, nous avons affaire à de véritables
bandes (et des bandes armées) qui sont
spécialisées dans ce genre de vols.

Pendant le jour les malfaiteurs sont plu-
tôt... comment dirais-je?... Oui, des bandits
d'occasion. Souvent, par exemple, il s'agit
de camionneurs fréquentant certaines gares,
une sorte de personnel flottant qui travail-
lera avec nos équipes pendant des semaines,
disparaîtra, reviendra... Alors, vous compre-
nez, on les connaît, on ne se méfie plus assez.

Et c'est ainsi qu'un camionneur qui vient
chercher trente tonneaux de graisse, de gou-
dron, ce que vous voudrez enfin, verra un
jour une caisse en souffrance près desdits
tonneaux, l'embarquera pendant un moment
d'inattention des employés dont il est con-
nu et la dissimulera sous son chargement.

— Il y a pourtant une surveillance
à la sortie ?

— Certes, mais, je vous le répète, il
s'agit trop souvent de visages vus jour-
nellement. Alors, un soir, il pleut, la voi-
ture est bâchée, on ne va pas donner
double besogne à un ami...

Et le lendemain l'ami, qui ignore
souvent la nature, comme l'importance
de son vol, va revendre le contenu de la
caisse à un de ces recycleurs aussi nom-
breux que les bookmakers.

Mais cela ne lui porte pas chance pen-
dant un très long temps. Un tel coup
ne se fait pas à de nombreuses éditions,
et quand un voleur a, comme il dit,
« vidé une compagnie », il s'en va exer-
cer sa coupable industrie dans une autre,
et c'est ce qui le perd.

C'est alors, en effet, qu'il est pris,
car nous l'avons signalé à tous les autres
réseaux, qui en échange nous ont donné
le signalement de leurs indésirables.

Le coup du forain.

Le coup du forain est assez fréquent,
dans certaines localités de banlieue
particulièrement.

Il s'agit naturellement de forains au
casier judiciaire chargé. Ils sont l'ex-
ception dans cette corporation générale-
ment sympathique.

Ces gens, quand ils sont mal inten-
tionnés, usent de leur bagout pour in-
fluencer nos employés. On blague, on

(Suite page 10.)



On fouille un suspect. (S. G. P.)



Ensuite on l'interroge au commissariat. (S.G.P.)

Au-dessous : Les fichiers du commissariat.

Au-dessous : Les quais à la gare du Nord.



DES CHEMINS DE FER

Policiers venant prendre
les ordres du commissaire
spécial. (S. G. P.)



LES FEMMES, AUSSI, EN AMÉRIQUE

Le régime pénitentiaire, aux États-Unis, comporte, bien entendu, une branche importante : celle qui a trait au redressement moral de la jeune fille et de la femme.

Les Américaines ne connaissent pas les mêmes risques que chez nous, en ce sens que la prostitution est sévèrement traquée là-bas, et que la rue ne présente pas des tentations aussi sérieuses que dans les capitales européennes. Cependant — depuis la prohibition surtout d'une part, l'alcoolisme féminin a fait des progrès; d'autre part, abdiquant l'hypocrisie qui est de rigueur en terre anglo-saxonne, maintes jeunes filles ont voulu « vivre leur vie ». On sait ce que ce terme signifie, et comment cela finit, d'ordinaire.

La police a été très frappée de ce fait qu'en poursuivant bootleggers et gangsters dans leurs repaires, on a presque toujours trouvé auprès d'eux des « compagnes », qui flânaient le parfait amour avec les hors-la-loi, et dont certaines (bien que n'ayant pas dépassé seize ans) avouèrent avoir pris part à des orgies d'un caractère nettement scandaleux.

Dans la classe riche, d'autre part, on a enregistré une recrudescence de cocaïnomanes, d'éthéromanes, voire d'opiomanes. En réalité, et bien qu'elle ne veuille point l'avouer, en ce moment l'Amérique est « désaxée ». En même temps que les krachs de Wall Street ont secoué l'opinion et ruiné des multitudes, on enregistre une baisse générale de l'étiage social. La criminalité augmente; et il est des femmes-bandits qui en remontreraient à bien des mâles.

Bien entendu, les États-Unis, État par État, se sont souciés de la question. On met tout en œuvre pour redresser l'enfance coupable. Des maisons de correction pour jeunes filles existent un peu partout, où l'on reçoit non seulement les malheureuses qui ont été prises dans des rafles, mais aussi, mais encore, celles qui ont quitté le domicile familial, ou sont désavouées par leurs parents, incapables de les ramener dans le droit chemin.

De façon générale, on use de moyens moins sommaires et d'une répression moins énergique qu'en France, où maisons de correction comme



Une vue générale du pénitencier pour femmes de l'État de Vermont, situé dans un paysage idyllique, et où rien n'évoque la prison. (W. W.)

ONT LEURS PRISONS



Dans l'État d'Indiana, par contre, le « women's reformatory » est d'allure à la fois plus lugubre et bizarre, avec son style d'une originalité sans grâce. (W. W.)

prisons de femmes sont neuf fois sur dix des enfers.

Les « women's reformatory » consistent habituellement, de l'autre côté de l'Atlantique, en d'immenses maisons gaies et claires, en pleine campagne, auxquelles une ferme modèle est neuf fois sur dix annexée.

Les détenues travaillent, sous la surveillance de gardiennes; elles n'ont pas, comme en France, de dortoirs communs, qui facilitent les plus regrettables promiscuités; chacune possède sa chambre, décorée et fleurie par ses soins, où elle est verrouillée le soir, tout comme un bandit dans sa cellule, mais où règne malgré tout un agréable confort. Toutes les précautions sont prises, comme de juste, pour empêcher les évasions.

L'œuvre de redressement moral s'appuie sur des lectures édifiantes, des sermons, et l'influence du grand air, du travail, voire d'une direction ferme, mais toujours juste. Les fenêtres des chambres et de toutes pièces, intentionnellement, ne sont pas protégées par des barreaux, simplement autant que possible hors de la vue des détenues, à qui l'on tient — au moins le jour — à laisser le bénéfice d'une illusion de liberté, une enceinte de douze pieds de haut, sans autre solution de continuité que la porte principale, interdit l'accès de la campagne.

Quand les directrices jugent que certaines de leurs pensionnaires sont dignes de rentrer dans la « société », on leur donne leur chance, avec une liberté surveillée qui, au bout d'un stage plus ou moins long, se transforme en liberté totale.

Nos photographies représentent deux établissements pénitentiaires pour femmes, choisis, volontairement, d'un style et d'une allure bien différents! Le premier est la maison de correction de l'État de Vermont, qui a l'aspect absolument d'une belle exploitation agricole, avec maison de maître et dépendances. L'autre, de forme bizarre, et qui évoque aussi curieusement que possible quelque forteresse sarrazine, est le « women's reformatory » de l'État d'Indiana. Ici, évidemment, quelques arbres, quelques fleurs ne feraient pas mal... Ne serait-ce que pour dissimuler un peu ces étranges ogives arabo-byzantines, d'un caractère bien peu séduisant.

LA POLICE DES CHEMINS DE FER

(Suite de la page 9.)

va même prendre un verre ensemble et, soudain, alors que le forain est loin et que ses cols lui ont été remis, l'employé naïf constate qu'il n'a pas reçu le bulletin ou la feuille prouvant que la livraison est faite. A quelques jours de là, le forain fait une réclamation et la compagnie doit payer ce qui n'a nullement été égaré.

Voyageurs, dormez en paix!

En ce qui concerne les voyageurs, la sécurité est aujourd'hui aussi grande que possible sur le réseau du Nord.

Certes, tous les trains ne peuvent être surveillés, mais chaque grand rapide de nuit a son inspecteur dépendant de la Sécurité générale.

Ce service est celui des « inspecteurs provisoires », police officielle, mais rétribuée par les grands réseaux. Il y a exactement cent inspecteurs provisoires pour tous les grands réseaux. Ils doivent surveiller les suspects, vérifier les passeports et rechercher les indésirables signalés par la police.

Comme je viens de vous le dire, tous les grands trains de nuit ont leurs inspecteurs provisoires. Dans le jour, un inspecteur peut fort bien, surtout s'il est en filature, quitter en cours de route le convoi dans lequel il a pris place, mais pendant le jour les attaques sont, vous le savez, l'exception.

Des coups de feu dans la nuit.

Comme vous le voyez, au Nord, tous les intérêts sont sauvegardés : ceux des voyageurs, des employés et de la compagnie.

Et ce n'est pas toujours besogne facile, car les malfaiteurs ont plus d'un tour dans leur sac et, bien souvent, ils n'hésitent pas à mettre le revolver au poing.

La surveillance des wagons de marchandises est sans doute la plus délicate.

Elle est confiée à des spécialistes qui n'ont pas froid aux yeux, des inspecteurs qui n'hésitent pas à faire le coup de feu avec de véritables bandes armées.

En somme, il est rare qu'un voleur réussisse son coup avec nous, qu'il s'en prenne aux portefeuilles des voyageurs, aux marchandises dont nous assurons le transport ou qu'il se pique de voyager à nos frais.

A ce point de vue, il est bon de faire tomber la légende qui veut que des débrouillards fassent le trajet de Bruxelles à Paris, ou viennent même simplement d'une localité banlieusarde, sans bourse délier.

Le resquilleur qui se cache sous une banquette ou dans les lavabos, ou encore le jeune aventurier qui voyage sur les tampons des wagons sont des personnages de contes (à dormir debout) ou de cinéma.

De nos jours, on conclut trop facilement de l'imagination au réel.

La vie est en effet beaucoup plus simple qu'on ne la raconte.

Et puis, les honnêtes gens sont tout de même en majorité.

JEAN KOLB.

LA SEMAINE PROCHAINE :

RÉVÉLATIONS SENSATIONNELLES D'UN GREC

DANS LE MONDE OU L'ON TRICHE

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à :

Remèdes WOODS, Ltd. 10, Archer Str. (188 AD) Londres W. 1.

SITUATION LUCRATIVE

Indépendante, sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'École Supérieure de Représentation, fondée par les industriels de l'Union Nationale. On gagne en étudiant. Cours oraux et par correspondance, quelques mois d'étude. Brochure 17 gratis, 3 bis, rue d'Athènes, Paris (9^e).

PROCHAIN CONCOURS

Secrétaire près les Commissariats de

POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire : École Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-6^e.

VENTE RÉCLAME

MONTRE à chaîne, ou bracelet de précision, pour homme et dame, remontoir marchant 36 heures. Même prix. Bracelet homme ou dame, lumineux au choix. Garanti 6 ans sur bulletin spécial. Env. cont. remb^d. Fabrique P. M. ERVICT, Rue Amalot, Paris

1 000 frs par mois et plus pendant 2 sexes. Partout. Écrire : Manufacture PAX G., à Marseille.

Savoir, c'est prévoir...

Ne craignez pas d'apprendre la Vérité.

Demandez votre Horoscope gratuit.

Le célèbre professeur DJEMARO offre, durant son séjour en France, de venir en aide aux opprimés, aux découragés. Il affirme que le secret du bonheur dépend de la confiance en soi, de la maîtrise, de la volonté, de la RÉVÉLATION DE L'AVENIR. Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de l'Astrologie. Le professeur DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future; vous connaîtrez vos amis, vos ennemis, votre destinée. Il deviendra votre guide et vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions :



affaires, héritages, spéculations, mariage, divorce. Et, grâce à lui, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis.

Pour recevoir, sous pli cacheté et discret, l'étude gratuite de votre avenir, écrivez très lisiblement votre date de naissance très exacte, vos nom, prénoms, adresse, et, si vous le voulez, joignez 2 francs en timbres-poste pour frais d'écriture.

Professeur DJEMARO, service S. D., 17, rue de l'Industrie, Colombes (Seine).

AVENIR Révélé par la célèbre voyante diplômée M^{me} Thérèse GIRARD, 76, Av. des Termes, Paris (17^e). Cour 3^e ét. De 1 à 7h. Vous serez forts, vous vaincrez, vous réussirez.

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à M^{me} GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N^o 4.

LA DERNIÈRE CROISIÈRE DU "LASSGEHN"

Voici le dernier épisode d'une sévère bataille. Le « chasseur » américain 2394, que l'on voit à droite sur notre cliché, rencontre au large de Gloucester le canot automobile Lassgehn, du port de New-Bedford (Massachusetts). Peut-être les hommes de la prohibition n'eussent-ils point porté outre mesure d'attention à ce croisement tout fortuit, si le Lassgehn n'avait soudain fait demi-tour et foncé à toute allure vers la protection d'un cap rocheux.

Justement intrigués et soupçonnant quelque contrebande d'alcool, le 2394, à toutes machines, se lança sur les traces du bateau mystérieux.

Ce fut une belle poursuite. Bondissant sur la crête des vagues, les deux navires menaient un train d'enfer.

Cependant, tout en chassant le Lassgehn, les matelots fédéraux multipliaient les avertissements et les coups de canon à blanc. Toutes choses qui, dans le langage universel de la marine, veulent dire : « Soyez raisonnables. Arrêtez-vous ! »

Le bateau pirate semblait sourd. On ne voyait personne sur le pont. Mais toujours, mais toujours, il fuyait, avec d'impressionnants zigzags, à un régime de moteur qui faisait trembler toute la carcasse.

Passé le cap, les vagues furent plus hautes et plus dures. Le Lassgehn, secoué, piquant du nez dans les murailles liquides,

sentait l'alcool à 200 mètres. Les marins du « chasseur de rhum » reniflaient ces odeurs prohibées et riaient silencieusement entre eux. Dans le Lassgehn, même, l'arôme des spiritueux, montant à la tête des cinq, jetait sous leurs fronts, dans leurs cœurs, une espèce de frénésie guerrière, de goût de se battre. Mais que pouvaient-ils, eux sans armes, contre le « racer » spécial des U. S. A. ? Eux cinq contre vingt ? Eux plus rapides, mais moins puissants, moins protégés ?

Alors une balle atteignit Mello au front, le tuant net. Mello était un garçon de trente ans, un brave type père de cinq enfants, que seul le besoin de gagner de l'argent, beaucoup et vite, pour sa nichée, avait entraîné dans l'aventure.

Cet « accident » jeta la panique à bord du Lassgehn. Je l'ai dit, les hommes du bateau de rhum n'étaient autre chose que des malfaiteurs endurcis et des marins d'une espèce bien particulière. Mais l'écrasement dans leurs bras de celui, de la bande, pour qui ils éprouvaient, comme malgré eux, le plus distinctif respect, ça, c'était un coup dur ! Alors, démoralisé, d'un seul coup, le capitaine du « mob » releva la manette des gaz : le Lassgehn allait stopper. Il courut encore, sur sa lancée, une centaine de mètres, puis s'immobilisa.

Du 2394, on avait aussitôt arrêté le feu et compris la manœuvre. Pour que ceux



semblait y faire explosion. D'énormes gerbes autour de lui créaient comme une auréole liquide, dans laquelle le petit bâtiment disparaissait parfois tout entier.

— Ils sont entétés, dit le sheriff de la prohibition, à bord du 2394. Ma foi, tant pis ! On a fait ce qu'on a pu ! On va ouvrir le feu sur ces idiots-là !

— Au canon, chef !
— Non. Vous perdriez vos obus, dans cette mer agitée. Quelques bonnes rafales de mitrailleuses. C'est bien le diable si cela ne les forcera pas à stopper !

Ce sheriff s'appelait Roy Fitzgerald. Il n'avait pas froid aux yeux.

Les marins, heureux comme tout de l'occasion qui leur était donnée, se postèrent à leurs engins de mort, engagèrent les bandes, attendirent. Une dernière fois, Fitzgerald, par pistolet lance-fusées, intima l'ordre au Lassgehn de stopper. Le « rum-runner » (bateau d'alcool) n'en tint aucun compte, continua à fuir.

Alors le sheriff cria : « Feu ! » Et les détonations claquèrent, toutes sèches et rapprochées.

À bord du Lassgehn, il y avait cinq hommes. Cinq gens qui n'avaient pas froid aux yeux et tentaient leur chance jusqu'à la dernière seconde, peu tentés qu'ils étaient de faire connaissance avec les géolés fédérales. Ils entendirent les balles siffler au ras de leurs côtés, percer les membrures et ricocher sur les rivets de cuivre.

— Gare à nous ! cria le capitaine. Baissez la tête !

Ils étaient, tous les cinq, dans la minuscule cabine. Devant eux, le moteur, à pleine puissance, leur soufflait à la figure des relents d'huile brûlée. Quand le Lassgehn sortait d'une vague, l'hélice tournait à vide, avec un bruit affreux de girouette rouillée ; puis l'arrière cassé replongeait tout entier dans le flot écumeux ; et la barque de contrebande, jouant au chat et à la souris parmi des rafales mortelles, se savait, d'ores et déjà, à peu près condamnée.

Une seule chance : foncer, à toute vitesse, vers la côte, attendre le bord, là où le 2394 ne pourrait venir, en raison de son tirant d'eau supérieur, et gagner la rive à la nage, abandonnant esquif et cargaison. Les balles avaient percé en plusieurs endroits la coque et fracassé à l'intérieur les fioles de whisky : le bateau

que l'on poursuivait depuis près de deux heures se rendait ainsi, c'est qu'il y avait eu du bobo ! Mais, comme il faut tout prévoir en matière de « bootlegging », et qu'on ne sait jamais au juste à qui l'on a affaire, le 2394 ne s'approcha qu'avec précaution, les marins prêts à l'abordage, et serrant dans leurs mains, outre le revolver réglementaire, des grenades à gaz lacrymogène. Quand le 2394 fut arrivé à hauteur du Lassgehn, on vit sortir de la cabine, mains en l'air, les quatre survivants. Le capitaine Manoel Lewis et son second Anthony Silva, de New-Bedford, étaient les premiers. Puis venaient Harry Lewin, de Fall River, et Francis Miller, de Dedham. Seul, le malheureux Mello était resté en bas, la tête sur un sac.

Un incident éclata alors. Un garde-côte, ayant par mégarde débouché sa grenade lacrymogène, s'écroula soudain, intoxiqué, sur le pont du 2394. Sur l'instant, on crut qu'il avait reçu une balle ; et les marins faillirent faire un mauvais parti aux prisonniers. Mais ceux-ci protestèrent hautement de leur innocence, qui fut rapidement démontrée.

Le 2394 prit en remorque le malheureux bateau, percé comme une écumoire ; le médecin du bord ne put que constater la mort de Mello, foudroyé littéralement, et qui n'avait pas souffert. Les quatre furent mis aux fers, tandis que le chasseur, arborant pavillon de victoire, cinglait à petite allure vers Gloucester.

La prise était bonne. Il y avait cinquante-six caisses d'alcool, arrimées avec art, dans ce minuscule Lassgehn.

Sur notre photographie, aux côtés du 2394, dont on voit quelques marins et le second, voici le bateau pirate, dans tout le désordre qui a suivi la dure bataille. Les sacs épars sur le pont, tout comme ceux que l'on voit à l'arrière du 2394, sont des caisses contenant les bouteilles intactes, retirées de la cale. L'homme, debout, qui semble prêt à sauter dans la barque à fond plat du premier plan n'est autre que Francis Miller, l'un des prisonniers, qui a aidé les vainqueurs à déménager la cargaison.

Les autres captifs sont déjà sous les verrous. Et quant à Mello, il a pris le chemin de sa dernière demeure. Que vont devenir les cinq petits enfants ?

LA MODE SE RECONCILIE AVEC LA NATURE

Plus de silhouettes plates... Plus de poitrines abimées...

Si la nature ne vous a pas favorisée, ou bien si votre poitrine a perdu ses contours harmonieux par maladies, âge, maternité, et si vous désirez obtenir ou récupérer une



Ah ! si toutes les femmes avaient des formes comme vous, que notre métier serait agréable !

BELLE POITRINE

n'hésitez pas à recourir aux fameuses méthodes

EXUBER BUST DEVELOPPER pour le développement du buste

EXUBER BUST RAFFERMER pour le raffermissement du buste

qui, depuis plus de 21 ans, obtiennent des succès innombrables et merveilleux dans tout le monde.

Seule, M^{me} HÉLÈNE DUROY, la célèbre spécialiste Parisienne de l'esthétique du buste, vous donnera ou vous rendra une poitrine idéale. Ces méthodes externes, donc inoffensives, peuvent être appliquées à l'insu de tous. Elles ont été déposées en 1909 et ont été soumises au Laboratoire National de Contrôle des Médicaments.

BON pour une consultation absolument gratuite donnée de vive voix tous les jours ou par lettre sans signe extérieur. Écrivez dès aujourd'hui à M^{me} HÉLÈNE DUROY (Div. 112 F.), Rue de Miromesnil, 11, Paris (8^e). — Spécifier si on désire le Développement ou le Raffermissement.

POUR SUPPRIMER LE CHOMAGE

Pour donner du travail aux OUVRIERS FRANÇAIS Achetez un poste de T. S. F. FRANÇAIS



Poste secteur super-bloc salon

E. ANCEL, Constructeur
83, Rue de Rome, PARIS (17^e)
Métro : Rome — Téléphone : Wagram 66-21

Modèle grand luxe SUPER-HÉTÉRODYNE 4 lampes dont 1 bi-grille changeuse de fréquence, 1 moyenne écran, 1 détectrice, 1 B.F. de grande puissance, cadre intérieur, diffuseur électro-dynamique.

(Licence THOMSON-HOUSTON)

TOUS LES EUROPÉENS EN HAUT-PARLEUR, TRÈS :: GRANDE PUISSANCE, SÉLECTIVITÉ PARFAITE ::

MOINS CHER que les postes étrangers à amplification directe.

PRIX, COMPLET EN ORDRE DE MARCHÉ A CRÉDIT : 350 francs comptant et 2500 FR. 12 mensualités de 200 francs.

MAGASIN OUVERT DIMANCHES ET FÊTES

LA RIÉTÉ C'EST LA SANTÉ ET LA SANTÉ C'EST TOUT !

POUR RIRE ET FAIRE RIRE, A LA NOCE, PARTOUT !

LE RECORD DU RIRE

Demandez le SUPERBE ALBUM ILLUSTRÉ 200 pages. 1200 gravures comiques. UNIQUE AU MONDE : Farces et Attrapes nouvelles. Surprises sensationnelles. Clowns et Monologues. CURIOSITÉS COMIQUES PAR MILLIERS. Anecdotes de prestidigitations bon marché. Objets trouqués hilarants. Danse, Hypnotisme, Magie. Pour révoir, etc... Envoi contre 2 francs (timb. 1 franc ou mandat). Étab^l Paul GOBIN, 9 boul. St-Martin PARIS (3^e)

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir pour 12 versements mensuels de... **45^{frs}**

notre... Montre-Bracelet OR pour Homme
Prix 540 francs

Mouvement CO-RE QUALITÉ PARFAITE GARANTIE 5 ANS SUR FACTURE =

Catalogue Général N° 72 sur demande
COMPTOIR REAUMUR 78, Rue Réaumur, PARIS

Jeunes Gens ! Jeunes Hommes ! qui recherchez une situation brillante

L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS

par son enseignement par correspondance, son organisation et ses méthodes, vous permettra d'accéder rapidement à une situation aisée et indépendante en vous ouvrant immédiatement de nombreuses carrières. Sans engagement de votre part, écrivez pour tous renseignements, dès ce jour, à :

L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS

32, Rue Saint-Marc, Paris-2^e (Bourse)
Téléphone : Central 30-72

Les dessous de l'affaire Dunikowski

Si l'information ne paraissait point délaissée cette affaire Dunikowski, cependant célèbre, et qui pourrait bien mériter de l'être, elle ne manquerait pas, selon son style accoutumé, de proclamer que « l'affaire va entrer dans une phase nouvelle » et qu'« elle pourrait bien nous réserver quelque surprise ». Pour s'exprimer selon cette terminologie usuelle, cette déclaration n'en serait pas moins exacte. Mais l'information se tait par un sentiment de réserve que pourraient bien dicter de hautes raisons, ou peut-être, plus simplement, l'ignorance des faits.

Il faut avouer que le public a été bien déçu. Il n'est pas un lecteur de journaux du soir qui n'ait, l'autre semaine, déployé la feuille vespérale sans se demander :

— Voyons, Dunikowski est-il parvenu à fabriquer de l'or ?

Formule un peu simpliste, sinon inexacte, la découverte de l'ingénieur polonais consistant essentiellement en une extraction facilitée par des radiations électro-chimiques inconnues provoquant une désagrégation et une reconstitution particulières de la matière traitée.

Mais enfin, le public, dans son impatience, n'a pas tout à fait tort. Et sa déception est parfaitement légitime. Non point qu'elle puisse s'interpréter contre l'inventeur, mais contre l'incertitude où on nous a laissés.

Certes, l'instruction d'une affaire ne se passe point, selon l'expression classique d'un magistrat ennemi de la foule, sur la place publique. Mais il est assez naturel que le citoyen ressente quelque dépit de cette sorte d'impuissance que la justice éprouve et manifeste dans un trop grand nombre de ses recherches.

Le secret d'une expérience.

Il faut avouer que le lecteur passionné ou seulement intéressé par ce problème, a été renseigné de déplorable manière.

Des feuilles ont conté que des plombs avaient sauté, qu'une ampoule avait éclaté, que l'opération avait duré jusqu'à minuit. Accord complet sur ces détails. Divergences et incertitudes quant à la question principale. « Dunikowski n'a pas fabriqué d'or », affirme l'un. « Dunikowski a-t-il réussi son expérience ? » demande un autre en posant la question à quoi il devait répondre. « Dunikowski serait parvenu peut-être à isoler un peu d'or », propose un troisième sans se compromettre et sur le mode dubitatif.

Eh bien, il est une vérité certaine qu'il faut énoncer : au cours de son expérience, Dunikowski a réellement extrait de l'or du minerai traité.

Ajoutons que M. le juge Ordonneau en est personnellement convaincu. Ajoutons encore qu'il ne doit nullement cette conviction à l'avis des experts. Nous pouvons même dire : au contraire...

M. Ordonneau a d'autant plus de mérite dans son impartialité qu'il portait en lui une opinion intime quant à l'inanité des prétentions de l'ingénieur polonais.

De l'avis des privilégiés que leur profession et leur devoir rassemblaient dans le petit laboratoire où opérait Dunikowski, l'attitude des principaux personnages de l'action était réellement des plus curieuses. Il apparaissait nettement que les experts semblaient doués d'un scepticisme qui se manifestait de façon plus visible encore qu'involontaire.

M. Guillet, directeur de l'école Centrale, offrit des rafraîchissements avec une amabilité souriante qui paraissait tout à fait détachée du but de la cérémonie. M. Bedot, qui appartient à un laboratoire judiciaire, se tenait, lui, dans une telle réserve, et si muette, que d'aucuns avaient l'impression qu'il semblait attendre, pour se déterminer, bien plutôt les renseignements du dossier que les observations pratiques.

Enfin, par un sentiment de déférence à l'égard de M. Guillet, dont ils sont les hôtes, leur courtoisie, peut-être intimidée, leur interdit d'exprimer, sinon d'avoir, un avis devant que le grand maître, au moins le grand maître de maison, ait parlé.

Le silence des experts.

En toute bonne logique, il semble bien que, dès l'expérience officielle, les experts eussent pu et dû déclarer avec la certitude matérielle d'un simple constat : oui, Dunikowski a réussi ; ou bien : non, il a manqué son affaire.

Cependant, lors de la dernière épreuve, Dunikowski avait longuement examiné à la loupe le résidu de son opération.

Le minerai traité présentait effectivement des traces claires et brillantes, qui incontestablement témoignaient d'une transformation de la matière.

Dunikowski tendit le plateau à ses exami-

nant, mais il ne savait moins que les journalistes présents.

L'impatience du juge.

Il était cependant extrêmement désireux d'obtenir une indication afin de décider s'il convenait de prolonger les expériences et de les recommencer avec le puissant appareil dont Dunikowski se servait à Menton. Il dut convoquer spécialement les experts à son cabinet pour obtenir de leur science quelque lumière.

Les trois experts répondirent comme il convenait à l'invité du magistrat. C'est-à-dire qu'ils se rendirent dans son cabinet.

Que s'y passa-t-il. Ceci, sans doute, selon une information aussi sûre qu'elle peut l'être quand il lui faut franchir les portes discrètement fermées d'un cabinet : A la demande d'avis officieux du juge d'instruction, M. le professeur Guillet répondit que le rapport serait déposé ultérieurement.



Voici Dunikowski, saisi au vol par l'appareil de notre reporter, tandis que, dans le laboratoire de l'école Centrale, il s'efforçait de faire de l'or. (R.)



Dans les couloirs du Palais, voici, auprès d'un des avocats de l'accusé, M^{me} Dunikowski photographiée avec ses deux enfants. (R.)

nateurs avec un sourire mélancolique et narquois.

Il faut bien dire que personne de ceux à qui il s'adressait immédiatement ne se précipita sur la matière qui leur était offerte. Personne, sinon M. Ordonneau qui examina la chose avec une curiosité sans doute profane, mais réellement intéressée.

Ceux qui ont pu assister de près à la cérémonie ont pu noter quelque surprise et quelque impatience chez le magistrat. Non pas à l'endroit de l'inculpé, mais il aurait désiré recueillir tout de suite un avis que les trois experts ne se hâtaient point de donner. Deux d'entre eux attendaient effectivement le troisième, qui continua à ne se point hâter.

Il ne s'agissait pas, cela est certain, de se décider sur-le-champ et de façon officielle. Mais il est constant dans les affaires importantes que l'expert, à côté du juge, ne se renferme pas dans un silence gourmet. Une conversation cordiale permet l'échange de quelques impressions. On formule au moins des hypothèses.

M. Guillet et, derrière lui, MM. Sannié et Bedot se retirèrent, graves comme des sphynx, sans rien trahir de leurs secrètes pensées. M. Ordonneau, en s'en allant,

refusé d'opérer en l'absence de ses avocats, comment le parquet général a été saisi de ce différend. Et l'on ignore qu'un sénateur qui est un ancien bâtonnier interpella à ce sujet le garde des Sceaux.

Le public a cru simplement à quelqu'un de ces incidents de procédure où Bridoison excelle. Ce n'est pas cela du tout.

La personnalité d'un des experts ne donnait pas à l'inculpé ni à sa défense toute la garantie qu'ils souhaitaient. Et ils l'ont manifesté sans y mettre trop de formes.

L'aventure de cette ampoule dont la matière inconnue est tout le secret de Dunikowski est au moins singulière.

L'un des avocats, pour en assurer scrupuleusement l'intégrité, l'avait fait disparaître sur la demande expresse de son client.

Dunikowski, en dépit de sa douceur aimable, est peu communicatif. Mais il avait exprimé avec force à ses conseils combien un cachet de cire lui paraissait être une fragile assurance contre le viol d'un formidable secret.

Dunikowski devant l'expert.

En outre, d'autres raisons, évidemment tout à fait différentes de celle-là, ajoutaient encore à son inquiétude. M. le professeur Guillet connaissait l'ingénieur polonais et ses travaux depuis longtemps. Déjà, il avait été appelé à donner des renseignements à la Société du Comptoir Lyon-Alemand lorsque celle-ci avait étudié les expériences de Dunikowski.

M. le professeur Guillet est, en outre, administrateur de la Compagnie des mines et minerais. Dunikowski professe que cette qualité ne rend pas l'expert indifférent, sur la portée d'une telle découverte et sur les incalculables conséquences qu'elle peut avoir à l'endroit des affaires qu'il administre.

Il convient d'ajouter aussi que M. le juge Ordonneau ignorait cette qualité de l'expert lorsqu'il procéda à sa nomination.

Il a expliqué combien cette nomination, en l'ignorance où il était de cette fonction, lui paraissait normale. L'inculpé devait effectuer ses travaux dans le laboratoire de l'école Centrale. La courtoisie contraignait le juge à offrir la présidence de l'expertise à cet hôte, par ailleurs si hautement qualifié.

Les défenseurs de Dunikowski se sont-ils étonnés que M. Guillet n'ait point cru devoir se récuser lui-même en l'occurrence ? C'est ce qui résulte assez clairement de leurs protestations et de leur attitude.

Cette considération n'a pas été sans causer quelque émotion au parquet. M. le Procureur général n'a pas voulu, ou pas pu, prendre officiellement parti dans ce conflit, mais dans l'ombre de son sanctuaire des lois où il a fait comparaitre M. Ordonneau, il a décidé que les avocats assisteraient à toutes les expériences où leur client se trouverait en présence des experts actuels.

Ceux-ci seront sollicités de refaire, après hypothèse de la réussite de Dunikowski, ses expériences eux-mêmes.

Mais l'inculpé actuel demande impérieusement à y être présent. Cette prétention avait paru injustifiée aux experts qui avaient déclaré se refuser à travailler sous le contrôle d'un prévenu.

Il est cependant évident que la présence de l'inventeur est naturelle et nécessaire quand on expérimente son invention.

Il est à présumer que les essais qui vont suivre nous promettent encore quelques-uns de ces conflits qui aideront pas à la manifestation de la vérité.

Dunikowski devant la science.

Dunikowski a contre lui l'unanimité de la science officielle. Avec un scepticisme qui ne cherche pas à être renseigné par les faits, d'éminents savants expriment leur



Les deux inspecteurs de la Sûreté, spécialement délégués, qui surveillent l'installation des appareils de l'ingénieur Dunikowski, à l'école Centrale. (K.)



Pendant les expériences de Dunikowski. De gauche à droite : M^e Héraud, le juge Ordonneau, M^e Torrès, Dunikowski, le professeur Bedeau, l'expert Allali, M^{me} Mettel et Pimienta. (W. W.)

étonnement que Dunikowski puisse obtenir en quelques instants de bombardement radio-électrique une transmutation moléculaire que la nature accomplit parfaitement toute seule, mais en plusieurs siècles. Il faut dire que d'autres savants aussi éminents, aussi officiels s'opposent à la réalité de la découverte pour des raisons toutes différentes et même contradictoires. « La transmutation consentent-ils, est parfaitement possible, et elle peut être instantanée. Seulement elle n'ennoblit jamais la matière. Elle ne peut que l'avilir. » Autrement dit, on admet parfaitement que Dunikowski puisse changer de l'or en un plomb vil, mais qu'il ne saurait accomplir le contraire.

On voit que les savants de la bonne école ne sont pas du tout d'accord entre eux. Un autre grand savant, M. Jolivet-Castelot, qui a sur eux la supériorité d'avoir effectivement isolé de l'or dans des expériences incontestables et incontestées, m'a fait le grand honneur de m'écrire une lettre personnelle à l'occasion du premier article que j'avais écrit ici même sur le cas de Dunikowski et sur ses possibilités. Je dirai seulement qu'il n'a nullement contredit l'hypothèse de l'ingénieur.

Certes, nul ne peut prévoir la solution d'un problème entre tous passionnant

Mais il n'est pas tout à fait inutile peut-être de révéler que Dunikowski a ses partisans passionnés.

Il en a deux, et des plus inattendus sans doute. C'est la partie amusante et peut-être même émouvante de l'affaire.

Deux hommes sont bien convaincus que Dunikowski fabrique de l'or. Ce sont les deux inspecteurs de la police judiciaire qui depuis deux mois l'accompagnent dans tous ses déplacements et l'aident dans toutes ses expériences.

Il faut voir avec quel respect ils s'adressent à ce détenu hâve, pauvre, minable, et comment ils l'appellent « monsieur Dunikowski ». Il faut les voir obéir strictement à ses ordres, qu'il donne d'une voix monotone et basse de malade.

A la sortie du laboratoire, l'autre nuit, il fallait entendre l'un de ceux-ci assurer, avec l'acquiescement énergique de son collègue :

— S'il fait de l'or, « monsieur » Dunikowski ! je l'ai vu en faire... De l'or ! J'en ai fait avec lui...

On ne saurait prétendre que cette conviction ingénue vaut celle d'un expert. Au moins, gagne-t-elle plus en sincérité qu'elle ne perd en compétence.

MARCEL CHABERT.

UN FAKIR QUI Y VOIT TROP CLAIR

Devant la justice de paix du XVI^e arrondissement a comparu, dans le pittoresque costume dont la photo ci-contre donne une idée, le fakir Birman.

Le fakir, qu'assiste son défenseur M^e Valensi, est accusé d'un délit peu ordinaire. L'épouse d'un chef d'orchestre, M. Danrémond, était venue le voir, lui demander la vérité, toute la vérité !

Aussi apprit-elle, ce qui était exact, que son mari la trompait avec une femme brune.

Le chef d'orchestre, mécontent de cette révélation qui jetait dans son ménage le pire désordre, prétendait que les révélations d'un fakir devaient nécessairement rester dans le vague, ne pas prendre un caractère aussi insolitement intime, la vie privée de chacun lui appartenant en propre.

Devant une assistance énorme, composée surtout de femmes, l'affaire fut évoquée. Le juge, M. Massé, s'avéra sévère pour les fakirs en général et le Lybien Birman en particulier. Il affirma son total scepticisme et déclara même :

— Ce qui est navrant, c'est de voir des femmes, comme il en est dans ce prétoire, se prêter à des pitreries de cet ordre.



Le fakir Birman à côté de son défenseur, M^e Valensi. (W. W.)

L'affaire, sur ce, fut remise à huitaine, au grand désespoir des belles assistantes.

LE PROCÈS DE LÜBECK



A gauche : le professeur Deycke, et, à droite : le Dr Alstaedt. (W. W.)

On se souvient du drame de Lübeck qui a eu un retentissement mondial. Des enfants qui venaient d'être vaccinés avec le

sérum B. C. G. sont morts en grand nombre. Les journaux allemands s'étaient efforcés de faire retomber la cause de ces désolants décès sur le sérum lui-même, qui est fabriqué en France dans les laboratoires français, d'après la formule du professeur Calmette.

Après soixante-douze jours d'audience, le tribunal a déclaré que le sérum B. C. G. ne pouvait en rien être par lui-même à l'origine de ce douloureux drame. Il a cependant admis que, peut-être, il avait été mal administré, et qu'il fallait chercher là les raisons d'une mortalité inusitée et navrante.

En mettant ainsi totalement hors de cause et le professeur Calmette et le vaccin français, les juges allemands ont cependant cru déceler une faute professionnelle. Aussi ont-ils condamné les « applicateurs » du sérum, les professeurs Deycke et Alstaedt.

Le professeur Deycke, que l'on voit à gauche, a été condamné à deux ans de prison ; le professeur Alstaedt (près de lui), à un an et trois mois.

Le professeur Calmette, convaincu de l'innocence de praticiens par ailleurs les estimés, espère que ces peines seront ou réduites, ou inappliquées.



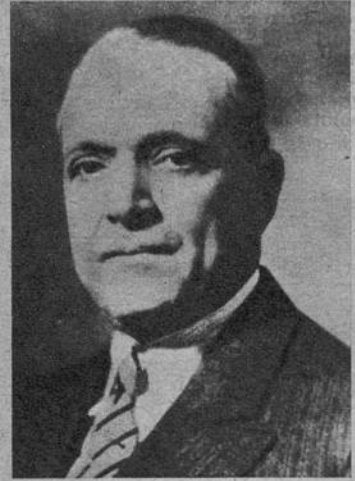
Dans le train, un Luxembourgeois devenu fou a frappé à coups de couteau, sans le connaître, M. Dorner, commissaire aux délégations judiciaires. Le dément a été arrêté. (R.)



Dans un autocar de Joinville à Vincennes René Lafosse, a tué un receveur à coups de revolver. On lui réclamait cinquante centimes de plus que d'habitude. (R.)



Ancien directeur de banque, ivrogne et brutal, Paullain avait tué son ex-femme à coups de marteau. Dix ans de réclusion lui ont été infligés par les Assises de la Seine. (R.)



M. Howard Woolberton, riche industriel de l'Indiana, et son épouse, que représentent nos photographies, furent enlevés par des bandits, alors qu'ils revenaient en auto du théâtre. Le mari fut séquestré et l'épouse contrainte d'aller quêrir, pour sa liberté, une rançon de 50 000 dollars. Mœurs américaines ! (I. P. S.)



On accuse, on plaide, on juge...

Les aventures de la pseudo-comtesse de Béarn

Etre jeune, jolie, aimer les fourrures somptueuses, les robes du bon faiseur, les dentelles précieuses, les bijoux rares et être pauvre... c'est dur !

Avoir le goût du luxe, le respect de la particule, songer qu'une couronne ducale, voire princière, ferait bien sur de splendides cheveux d'or et s'appeler Thérèse Thibault, c'est dur aussi !

Mais quand on a de l'imagination, on a bien vite réparé les oublis regrettables du destin et l'on s'offre soi-même ce qu'il n'a pas envoyé... aussi Thérèse Thibault, dès ses vingt ans, partit elle au pays qui, à l'époque, était encore celui du rouble, du faste et du grand-duc généreux, en Russie, où elle commença par se placer comme institutrice, puis elle fit — enfin la belle vie allait commencer, songea-t-elle — la connaissance du comte Bolinski, qui l'épousa.

Seulement, ledit aristocrate n'était pas très riche et il passa rapidement de vie à trépas, sans laisser le moindre kopeck à Thérèse, qui tenta alors de découvrir un homme plus fortuné ; mais la guerre éclata, les princes russes quittaient Saint-Petersbourg devenu Péetrograd et venaient à Paris jouer de la balalaïka dans les boîtes de Montmartre et de Montparnasse, Thérèse Thibault éprouva alors ce malaise indéfinissable que les Anglais appellent spleen et les Français nostalgie : elle rentra donc en France ; mais elle était toujours pauvre.

Elle fit alors des affaires qui tournèrent mal puisque l'une lui rapporta un an de prison que lui infligea le tribunal de la Seine, et une autre deux ans, que lui octroya les juges de Pont-l'Évêque.

Thérèse Thibault, alias comtesse Bolinski — le comte russe l'avait-il réellement épousée ? On ne le sait pas exactement — avait toujours l'amour de la noblesse ; elle se bombardait, s'il est possible de dire, d'un patronyme pompeux et devint comtesse de Béarn et... infirmière.

Un vieux rentier versaillais, M. R..., apprécia ses qualités et l'engagea à son service, où elle demeura deux ans, jusqu'à la mort de son patron, dont les filles, en rangeant les papiers, découvrirent une facture de trois mille francs acquittée par un tapissier, qui, pourtant, réclamait le montant de la note.

Une enquête apprit que ladite note avait été payée par le vieillard à la pseudo-comtesse de Béarn, laquelle avait mis l'argent dans sa poche et revêtu la facture de la signature apocryphe du tapissier.

Arrêtée, Thérèse fit des aveux, elle comparait, l'autre jour, devant le tribunal correctionnel de Versailles, où M^e Renée Jardin, en une plaidoirie habile et émue, conta la vie mouvementée de sa cliente, qui ne fut condamnée qu'à treize mois de prison.

Cette condamnation sera-t-elle l'épilogue de la carrière aux multiples péripéties de Thérèse Thibault ? Cela ne paraît pas bien certain.

Une victime de l'Exposition coloniale.

André Mornet a, l'an dernier, passé ses journées à l'Exposition coloniale... Les Africains n'avaient plus de secrets pour lui... les guides officiels connaissaient moins bien que lui les détours de Vincennes, les Maures et les Berbères l'accueillaient comme un frère.

Au delà de l'Exposition coloniale, le jeune Mornet n'imaginait plus la vie possible : cela lui tourna-t-il la tête ? peut-être.

Quoi qu'il en soit, ayant besoin de vingt mille francs, il s'en fut chez un certain M. R..., à qui il tint à peu près ce langage.

— Cher monsieur, j'ai besoin de vingt mille francs pour quelques jours, car le mois prochain je vais toucher cinq cent mille francs... oui, cher monsieur, un demi-

million que me rapporte un bon de l'Exposition coloniale qui vient de sortir !

On ne refuse pas vingt mille francs à un homme à demi millionnaire, d'autant plus que celui-ci libella un reçu ainsi conçu :

« Reçu de M. R... la somme de vingt mille francs, que je m'engage à lui restitué dans quinze jours, alors que j'aurai touché cinq cent mille francs, montant d'un lot numéro X, rapporté par un bon de l'Exposition coloniale. »

André Mornet empocha les vingt mille francs, et M. R... attendit quinze jours... un mois... deux mois et, ne voyant rien venir, somma son débiteur de lui restituer la somme ; cette sommation restant sans effet, le demandeur porta plainte en escroquerie entre les mains de M. Gloria, juge d'instruction.

Au magistrat instructeur, le jeune homme raconta avec tant de volubilité qu'il avait possédé le bon gagnant — mais égaré — que son avocat, M^e André Klotz, réclama l'expertise d'un médecin aliéniste.

De fait, Mornet s'est à plusieurs reprises présenté au Crédit foncier pour demander le montant d'un bon gagné par lui, comme on exigeait la présentation du bon, Mornet prétendait aller le chercher et ne revenait pas.

Les fastes de l'Exposition coloniale ont-ils réellement tourné les esprits d'un pauvre garçon, devenu mythomane à la vue du temple d'Angkor ?

Que vaut l'injure : Sale nègre !

M. Lip est directeur d'un dancing de Montmartre.

M. Tom est chasseur dudit établissement. L'harmonie, la divine harmonie régnait en souveraine maîtresse entre les deux hommes : M. Lip ne faisait rien sans l'assentiment de M. Tom, et celui-ci considérait comme un ordre chaque demande de son patron. Mais... une femme passa, comme dit la chanson ; elle était jeune, jolie, blonde et « entraîneuse » c'est ainsi qu'on appelle les aimables personnes chargées de faire danser les consommateurs, dans le dancing montmartrois.

Elle répondait au doux prénom de... Primpette et connaissait le succès auprès des clients de l'établissement, mais elle eut aussi l'heure de plaire à la fois à M. Lip, directeur, et à M. Tom, chasseur.

Tous deux lui firent une cour assidue : l'uniforme vert à boutons dorés de M. Tom l'impressionna sans doute, car elle considéra bientôt avec plus de bienveillance le sombre visage — le chasseur est un noir, couleur d'ébène — du subordonné que le pâle visage énamouré du patron.

Ce dernier prit ombrage de cette préférence, et c'en fut fait de la bonne entente entre M. Lip et M. Tom.

— Tu cherches à séduire mes pensionnaires ! cria un jour le premier, exaspéré.

— Que non pas, répliqua le second, furieux, vous m'en voulez parce que Primpette me préfère à vous !

Le nom aimé de Primpette eut le don de porter à son paroxysme la colère du directeur, qui s'exclama :

— Je te chasse... sale nègre !

Le chasseur chassé s'en fut... chez l'huissier assigner son ex-patron en dommages-intérêts ; nul noir, qu'il soit guadeloupéen ou martiniquais, n'admet d'être traité de... nègre ; un noir est un homme de couleur et non un nègre, terme péjoratif.

Le juge de paix du IX^e arrondissement est un magistrat avisé, qui n'ignore pas la susceptibilité des races sombres, aussi jugea-t-il que M. Tom avait raison et que le terme « sale nègre » constituait une injure évaluée par lui à cent francs de dommages-intérêts que le directeur devra verser à son ex-chasseur ; il faut ajouter que M. Lip, mécontent de cette décision, murmura en sortant à l'oreille de M. Tom :

— J'irai en appel et nous verrons bien qui aura raison... eh ! sale nègre !

SYLVIA RISSER.

AU FAUBOURG SAINT-ANTOINE

LA JALOUSIE ET LE REVOLVER

Là-haut, la savoyarde égrené les douze coups de midi, sa voix grave et sonore fige un instant le rire sur les lèvres des jeunes époux qui se sont mariés hier et qui sont venus abriter leur bonheur dans une modeste chambre de la butte :

— Notre premier déjeuner! murmure, presque avec solennité, le mari.

— Notre premier déjeuner! répète la jeune femme.

Et tous deux, rêve fou de toute la pauvre humanité, imaginent un merveilleux avenir.

Elle, une petite ouvrière de Paris, une de celles qu'on appelait jadis un trotinet, qu'on nomme à présent une midinette : une jolie fille au gai sourire qui déjeune à midi d'un café-crème et d'un croissant, mais qui, pour aller dîner le soir en compagnie d'un élégant — et éphémère — ami de rencontre, possède une robe de « georgette », des bas de soie, un manteau de lapin, simili-loutre ou vison.

Lui, un garçon fruste et travailleur, ombrageux à l'excès :

— J'aime une femme, je l'épouse, c'est maintenant ma propriété, dit volontiers Charles Chaumien, lequel, dès le début de son mariage, supporta difficilement la coquetterie de sa femme.

Rouge aux lèvres, rimmel aux yeux, poudre veloutée aux joues... tous ces menus attributs de l'éternel et charmant mensonge féminin exaspèrent le mari jaloux.

— Pour qui tout cela ? gronde-t-il.

— Pour toi ! sourit la femme.

— Plaisanterie ! je t'aime telle que tu es, sans couleurs, sans « falbalas », sans parfums qui me donnent mal à la tête... Alors pour qui ?

Marguerite Chaumien sourit, plus mystérieuse :

— Pour moi alors.

tout d'abord par effrayer les époux Chaumien.

— Bah ! on s'y fera vite, a dit la femme.

Et Charles, en écho, a répété :

— On s'y fera !

Ils s'y font — selon leur expression — vite et bien : petit à petit, ils prennent les goûts, le langage, les habitudes de leurs clients ; la patronne écoute



La victime du drame de la jalousie : M^{me} Chaumien. (R.)

ans sourciller les confidences des « belles de nuit » de la Bastille qui lui content leurs aventures multiples, sans cesse re-

nouvelées et toujours pareilles... Le patron a des amis parmi les hommes sans métier précis appuyés au comptoir à prendre un verre de « rouge » dans la fumée des cigarettes, le vacarme des conversations louches et des rires gras.

Parmi les clients attirés de l'hôtel où il a même sa chambre dont, chaque soir, il prend régulièrement sa clef au tableau, un nommé Ortola s'est lié d'amitié avec les Chaumien... C'est un assez beau garçon, qui semble d'ailleurs ne pas déplaire à M^{me} Chau-



M. Ortola, l'amant de la victime, qui fut blessé au thorax. (R.)

mien pleine d'attentions pour ce locataire. Et Chaumien, qui pourtant a pour certaines choses une conscience assez élastique, se méfie ; il a conservé sa jalousie d'antan, celle qui, à l'époque où, amoureuxment penché sur sa femme, il lui disait :

— Tu es à moi... à moi seul... Tu ne dois plus jamais être à aucun autre !

De l'argent manque parfois à la caisse : M^{me} Chaumien ne prend-elle pour le remettre à Ortola ?

La patronne a des boucles d'oreilles en brillants qu'elle ne porte plus.

— Pourquoi ? demande le mari.

— Je manquais d'argent... Je les ai mises chez « ma tante ».

— Bien, un jour prochain, je te donnerai treize cents francs pour les dégager !

Charles Chaumien a mis Ortola à la porte de l'hôtel et lui a défendu de reparaitre au comptoir... L'homme est parti en ricanant, et peu de jours après son départ, Chaumien apprend que sa femme lui adresse chaque semaine cinq cents francs par une fille de salle.

Le 21 août dernier, la patronne s'apprête à sortir pour aller dégager au Crédit municipal ses boucles d'oreilles avec les treize cents francs que son mari vient de lui donner, mais Charles voit qu'elle ajoute à cette somme un autre billet de mille francs :

— Pour qui ? demande-t-il.

Il veut savoir et il saura...

C'est une journée d'été, l'air est lourd. Rue Bouchardon, le mari qui a suivi sa femme en taxi s'arrête comme elle devant une maison basse où chaque fenêtre a l'air de cligner des paupières ; au rez-de-chaussée se trouve un café-restaurant dans lequel M^{me} Chaumien pénètre pour se jeter dans les bras d'un homme : Ortola.

— Ah ! je vous y prends ! crie Chaumien, qui, par six fois, décharge son arme sur le couple enlacé.

La femme râle à terre, le cœur et les poumons traversés, elle rendra le dernier soupir durant son transport à l'hôpital.

Ortola, blessé au thorax, s'en tirera après deux mois de lit.

— Je l'aimais trop, elle me trompait, je l'ai tuée, dira l'Othello du faubourg Saint-Antoine devant le jury de la Seine, où il sera défendu par M^e Campinchi, assisté de M^e Delannoy.

Une fois de plus, un mari meurtrier va être jugé par les jurés de la Seine, si indulgents — trop indulgents — à la jalousie qui tue...

SYLVIA
RISSER.



M. Chaumien, qui tua sa femme et blessa grièvement l'amant de celle-ci. (R.)

La femme n'entend pas demeurer une ouvrière, l'homme ne doit pas rester un ouvrier ; ils veulent être des patrons... le grand désir de tous les humbles : ne pas être toujours au service des autres... avoir quelque chose à soi... un commerce : épicerie, crèmerie, hôtel, restaurant... Et c'est un jour un débit de vins-hôtel qu'on offre à acheter aux Chaumien : ce n'est plus à Montmartre où a commencé leur vie conjugale, mais au faubourg Saint-Antoine que se trouve le débit, près de la rue de la Roquette, qui déverse dans les cafés du quartier toute une clientèle suspecte, des étrangers surtout ; des Espagnols aux sombres yeux méfiants, des Slaves au visage naïf et cruel à la fois, de bruns Italiens, de blonds Scandinaves et des filles venues de tous les points du globe chercher de l'argent sur les trottoirs parisiens.

Ce monde spécial commença



A droite : Une attitude de M^e Campinchi, le défenseur du mari meurtrier. (R.)



La Calvitie n'a plus d'excuse

Neuf personnes sur Dix laissent tomber leurs cheveux

REGARDEZ bien cette image. « Vos cheveux tombent, dit-elle. Vous êtes la proie des pellicules. Déjà vous tournez le dos à votre miroir. Vous n'osez plus saluer vos amis dans la rue. »

La calvitie vous guette.

Etes-vous donc si vieux que cela ?

« Non pas ! répondez-vous. Mais que faire ? J'ai tout essayé. Rien ne m'a réussi. »

Vous avez tout essayé ? Avez-vous seulement essayé de comprendre ce qui vous arrivait ? N'avez-vous pas, comme un empirique célèbre, donné à boire à des gens qui mouraient de faim ? Donnez-leur à manger. Votre cuir chevelu crie famine comme

une terre épuisée. C'est d'inanition que vos cheveux tombent et leurs racines s'étiolent, parce que votre organisme a cessé de les ravitailler en substances nutritives.

Cet accident n'est pas rare à notre époque de surmenage, et, sans la Silvikrine, le nombre des chauves irait toujours croissant.

Mais la géniale découverte du Docteur Weidner est venue au moment propice. Comme toujours la nature avait mis le remède à côté du mal et c'est des cheveux sains eux-mêmes que le savant biologiste est parvenu à extraire les éléments nutritifs dont sont privés les cheveux qui tombent.

Le cuir chevelu absorbe cette solution de cellules capillaires, les racines se l'assimilent et, ainsi alimentées, elles provoquent de nouveau la multiplication cellulaire qui constitue la pousse des cheveux.

Aussitôt, les pellicules disparaissent comme des mauvaises herbes; le cuir chevelu redevient souple et sain comme une terre ameublie et ce jardin en friches se couvre d'une végétation nouvelle...

Le procédé Weidner, connu et breveté dans le monde entier, a sauvé de la calvitie des millions de personnes.

Ce que la Silvikrine a fait pour cette multitude, elle peut le faire aussi pour vous.

Mais n'attendez pas pour y recourir que votre cuir chevelu soit complètement stérile. Essayez la Silvikrine dès maintenant.

Cet essai ne vous coûtera rien

Nous vous offrons, en effet, un échantillon gratuit pour deux applications et nous joindrons à notre envoi un exemplaire de la brochure « Nos cheveux » (nouvelle édition) où vous trouverez non seulement le clair exposé de l'invention du docteur Weidner, mais encore une foule de conseils utiles pour la conservation et l'entretien de votre chevelure.

Profitez de cette offre avantageuse en nous adressant le bon ci-dessous.

N'envoyez ni timbre ni argent

Echantillon et brochure vous sont expédiés franco et à titre absolument gracieux.

Découpez ce bon à l'instant même et portez-le tout de suite à la poste.

Remettre à plus tard, c'est risquer d'oublier, de perdre ce journal et surtout d'aggraver votre état.



Le célèbre dermatologue Dr Pollard, professeur de Faculté rapporte un cas typique :

Jusqu'à l'âge de vingt ans, chevelure luxuriante. Puis chute précipitée suivie de calvitie à peu près générale. Echéo décourageant à tous les traitements habituels.

En un laps de temps relativement court, amélioration surprenante par l'application de la Silvikrine. Bien entendu, cette application a été faite avec un soin méticuleux sous mon propre contrôle.

Silvikrine

fertilise le cuir chevelu

BON

Etablissements Silvikrine
55, rue François-Arago
Montreuil-Paris

51

Comme lecteur de Police-Magazine, je vous prie de m'envoyer gratuitement et sans obligation de ma part :

1. Un échantillon de Silvikrine.
2. La brochure « Nos cheveux ».
3. Opinions du corps médical.

Nom _____

Rue _____ N° _____

à _____ Dépt. _____

Ecrivez nettement et répétez votre adresse sur le verso de l'enveloppe.

7 fr. le CENT. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

Le célèbre MEDIUM-PROPHÈTE
AVENIR RAYMOND,
universellement connu, reçoit 2, Avenue
Saint-Honoré-d'Eylau (Angle 58, Avenue
Malakoff), Téléph. : Passy 77-81.

Réponse à trois questions pour 50 fr.
et également par correspondance.

Vente directe du fabricant aux particuliers et franco de douane.



100 000 clients par an
20 000 remerciements
Acc.-piano. 965 fr.
Acc.-chrom. 850 fr.
Demandez catalogue français
gratuit
Affranchir Fr. 1.50



Le Gérant : F. TINASSE.

M^{me} LUCETTE Consult. par MEDIUM, Cartom.
SCIENCES OCCULTES, MAGIE
42, r. Jouffroy. 17^e. T. les j. de 10 à 6 h, et par correspondance.

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante
M^{me} MARYS, 45, r. Laborde, Paris 8^e.
Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

CLINIQUE médico-chirurgicale, voies
urinaires, peau, syphilis,
malad. des femmes, 19, rue B-sagranelle : mét. Beaugrenelle.

ÉCRITURES. CHEZ SOI. Ecrire à :
RIGUET, B.P. 15 Le Bourget.

6 à 8 FR. LE CENT, adresses et 50% à corres-
pondants, 2 sexes, toute année. Renseign. gratuits.
Ecrire : Etabliss^{em} P. LOUY, à Lyon

ON DEM. pers. sans connais. spéc. pr tenir
empl. de bur. chez soi. Gains intér.
si sér. Ecr. Ami du Foyer B.P. 40 à St-Denis. J. timb.

L'ENNUI C'EST LA MORT !
POUR RIRE et FAIRE RIRE



Demandez les catalogues *Farces
Atropes, Surprises, pour Soirées
et dîner, Chansons, Monologues,
Prestidigitation, Physique, Ma-
gnétisme, Librerie.* — Envoi contre
2 fr. Se recommander du journal
H. BILLY, 3, rue des Carmes, Paris.
Maison fondée en 1808.

REVOLVER SYMPATHIQUE
arme scientifique, permettant d'endormir du
premier coup, pour 10 minutes, le malfaiteur qui
vous attaque. Efficacité absolue. Notice gratuite.
DIOU, boîte postale 33, Montreuil-s/Bois (Seine).

Astrologie, Tarots, Lignes Main, Guide Précieux
Sucrés en tout. Date des événements.
VOYANTE M^{me} MAY, 86, rue des
Moines (Mét. Brochant) Paris-17^e
(de 2 à 7 h.) par correspondance. Prém. Date naissance. 20 frs.

SOIGNEZ-VOUS CHEZ VOUS
SANS PERTE DE TEMPS, SANS FIOURES
SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL
MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES
SYPHILIS, BLENNORRHOÏE, URETHRITES, PROSTATE,
CYSTITES, PERTES, METRITES, IMPUISSANCE
Traitement facile à appliquer soi-même
à l'insu de tous. Efficace et sûr.

SÉRUMS-VACCINS NOUVEAUX
Venir ou écrire: Doct. 31, rue de Provence, Paris (9^e)
Angle Chaussée d'Antin

Imp. CRÉTE. — CORBEIL.

POLICE MAGAZINE

Bloc-Notes de la Semaine (Suite.)



Aux Assises de Lyon, le procès des trois bandits corses, Fratini, Gabrielli, Santoni, s'est terminé. Cinq ans de baigne à chacun. Leur complice Neri, en fuite, a été condamné par contumace à vingt ans de travaux forcés. (W. W.)



De graves désordres, d'origine politique, ont éclaté à Berlin au sein de l'Université. La police a dû intervenir vigoureusement. La rentrée des Facultés s'est effectuée au milieu des schupos. (R.)



Noël, l'un des assassins du jardinier Gernigon, à Fontenay-sous-Bois, explique, sur les lieux du crime, son rôle aux policiers. (R.)



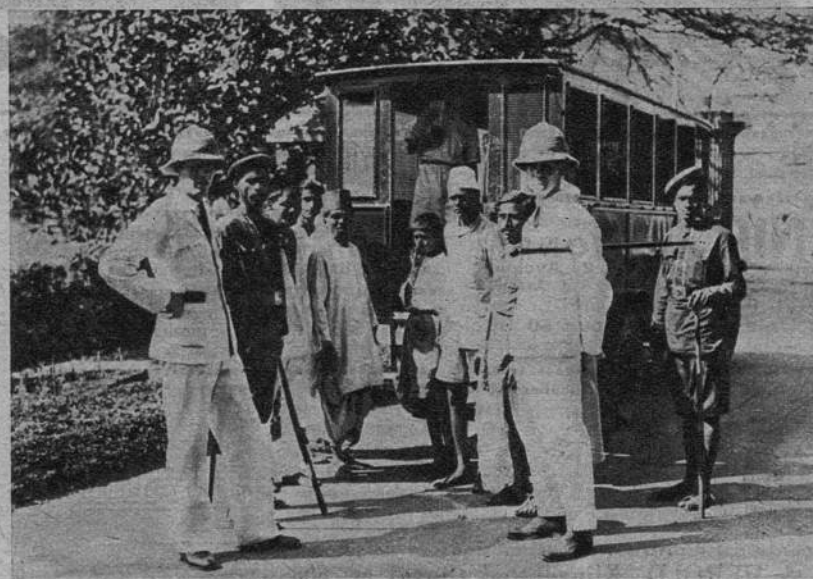
Le « carlothèque pensant » vient d'être installé à Berlin. La préfecture de police en est très satisfaite. Par un système électrique, on obtient instantanément la fiche cherchée. (K.)



Séville, assassin par jalousie, a été condamné à sept ans de réclusion. Son frère, présent dans la salle, créa un incident d'audience. (R.)



Aux Indes, les troubles suscités par l'arrestation du mahatma Gandhi se poursuivent. Les Anglais emploient la manière forte pour les réprimer.



Des manifestants hindous sont transportés en camion au quartier général de la police, où ils seront interrogés et condamnés à la bastonnade. (I. P. S.)

Lisez dans ce numéro : **LA VIE SCÉLÉRATE DE JACK DIAMOND**, par Edward J. DOHERTY.
CHEZ LA PUDIQUÉ ALBION, par Raymond ROBERT.